LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres
Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris
Courrier et Secrétariat : Amis de George Sand - Mairie de Montgivray - 36400 Montgivray
Tél : 02 54 30 23 85. Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr
Site internet : www.amisdegeorgesand.info

Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association *Les Amis de George Sand* a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.
Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1986 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

Publié avec l'aide du Centre National des Lettres

Liszt et George Sand,
par Maurice Sand

1986 **Nouvelle Série N° 7**

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres
Subventionnée par la Ville de Paris

8, rue Coutureau — 92210 - SAINT-CLOUD

Bureau

Président	Georges Lubin
Vice-Présidentes	Aline Alquier
	Jeannine Tauveron
Secrétaire Générale	Bernadette Chovelon
Trésorière	Henriette Kell

Conseil d'administration

Mme Aline Alquier — Mme Mizou Baumgartner — M. Thierry Bodin — Mme Brosse-Giran — Mme Maud Chassignet — Mme Anne Chevereau — Mme Bernadette Chovelon — M. Georges Lubin — Mme Francine Mallet — M. Jacques Marillier — Mme Jeannine Tauveron.

Cotisations :

Membres actifs	80 F
Membre bienfaiteur	120 F
Membre d'honneur	200 F

Les chèques (bancaires ou postaux) doivent être libellés au nom de *l'Association des Amis de George Sand.*

Envoyer les chèques bancaires à Mme Kell, 31, rue Lepic, 75018 Paris.

Compte de chèques postaux n° 5738-72 LYON.

Prix : 40 F

Dépôt légal 1986 — ISSN 0244-296
Les Presses Bretoliennes 27160 Breteuil-sur-Iton

1986 Nouvelle série n° 7

SOMMAIRE

	Une lettre de Liszt à George Sand	3
Bernadette CHOVELON	Sand et Liszt	5
Marianne MONTEILLIER	Nietzsche, Sand et le mariage	11
Aline ALQUIER	Isidora, ou la nouvelle Julie	19
Anne CHEVEREAU	Joséphine Calamatta	25
J. GRINBERG-VERGONJEANNE	Sand et les siens vus par Marie d'Agoult	31
Anne CHEVEREAU	La famille Sand et les honneurs officiels	35
Georges LUBIN	Inauguration d'une plaque à Palaiseau	38

Publications 40

Manifestations diverses

Conférence, Exposition, Colloques, Théâtre 45

La vie de la Société

B. CHOVELON — Assemblée générale 48

Les illustrations :

Couverture — *Liszt et George Sand, par Maurice Sand.*

Hors-texte entre les pages 26 et 27 — *Joséphine Raoul-Rochette avant son mariage avec Calamatta, par Ingres.*
Maurice Sand par Joséphine Calamatta.
Lina Calamatta par Joséphine Calamatta.
A Palaiseau le 5 octobre.

Je voudrais qu'en ouvrant ce Bulletin, les AMIS DE GEORGE SAND proches ou lointains, trouvent avant tout autre chose l'expression de la vive gratitude de leur Président, à qui ils ont apporté, par deux fois, au cours de l'hiver dernier, le témoignage de leur attachement, en même temps que de leur ferveur pour celle qui nous réunit.

Le 14 décembre, dans le cadre de la Sorbonne, qui, grâce à Madame Ambrière-Fargeaud avait ouvert pour nous les portes d'une salle prestigieuse, nous avons, ma femme et moi, été comblés et bouleversés par la chaleureuse sympathie qui nous a entourés tout au long d'une journée pour nous inoubliable, où la solennité ne faisait pas obstacle à l'amitié. A ceux qui n'ont pu trouver place je demande de bien vouloir excuser les dévouées organisatrices, que le nombre limité de places contraignit à limiter les admissions.

Le 1er mars, une autre manifestation a permis que se retrouvent plus nombreux, à la Société des Gens de Lettres, les mêmes amis, et d'autres qui n'avaient pu assister à la première cérémonie. La même ambiance a régné, et notre émotion ne fut pas moins vive.

Je tiens aussi à remercier les amis absents, tous ceux qui ont participé de loin, de très loin parfois, à ces journées qui ont marqué notre vie et resteront au nombre de nos plus émouvants et plus chers souvenirs.

Georges LUBIN

UNE LETTRE DE LISZT A GEORGE SAND

Le centenaire de la mort de Franz Liszt a été célébré en France avec un peu trop de discrétion. On a signalé çà et là des manifestations sporadiques, espérons que l'automne en produira d'autres, à l'heure actuelle en préparation. A Paris, le musée Renan-Scheffer avait réalisé une intéressante exposition [1], *en liaison avec le souvenir de George Sand qui a sympathisé longtemps avec le virtuose-compositeur ; on connaît le séjour de la romancière en Suisse avec Liszt et Mme d'Agoult ; la belle* Lettre d'un voyageur *qui en résulta ; le séjour des deux amants à Nohant l'année suivante, quelques lettres échangées. Il y avait deux obstacles sur la route d'une amitié plus étroite : Mme d'Agoult d'une part, Chopin ensuite. Dans cette optique, il nous paraît intéressant de livrer à la publicité une longue lettre de Liszt, de mai 1845* [2], *à laquelle on ne connaît pas de réponse, ce qui ne veut pas dire, évidemment, que cette réponse n'ait pas existé. En tout cas, l'invitation à se rendre à Bonn manquera son but. Ni Chopin ni Sand ne feront le déplacement.*

Le Blavoyer dont il est question est connu des lecteurs de la Correspondance de George Sand : ce fabricant de tissus de Troyes voyageait dans le monde, ou tout au moins en Europe, pour placer les marchandises sorties de ses ateliers. Il a rencontré George à plusieurs reprises, au Mont-Dore, puis à Venise où il lui a rendu service en lui prêtant quelque argent, alors que les mandats venus de France n'arrivaient pas. Ajoutons qu'il a fait un jour escale à Nohant, en novembre 1828.

Georges LUBIN

Lyon, 21 mai 1845

Sans vouloir ajouter à tous vos inévitables ennuis, celui d'une correspondance dont vous n'avez guère à vous soucier, permettez-moi cher George, de m'autoriser de votre ancienne indulgence pour les gens qui vous écrivent sans demander de réponse, et de me rappeler à votre souvenir en chargeant M. Benoni de ces lignes. Elles ont bien pour but ostensible de vous recommander le susdit Benoni de manière à ce qu'à votre tour vous vouliez bien le recommander plus particulièrement à Chopin (et par parenthèse je m'abstiendrais parfaitement de cette négociation si je n'avais la ferme persuasion que Chopin ne regrettera pas d'entrer en relations d'affaires avec Benoni, lequel en sa qualité d'associé de la maison Troupenas est un des plus gros et des plus intelligents bonnets du genre) mais au fin fond je vous écris surtout, et pourquoi ne pas le dire tout bonnement, pour le plaisir de causer quelques instants avec vous. Ne vous attendez donc à rien d'intéressant et si mon écriture vous ennuie, jetez ma lettre au feu sans continuer.

1. Je recommande à nos lecteurs le beau catalogue, document à conserver, tant pour le texte que pour les illustrations, sans oublier l'introduction de M. Dominique Morel, responsable à l'exposition, et l'avant-propos de M. Bernard de Montgolfier.

2. Cette lettre a été publiée en Allemagne, dans le recueil des Lettres de Liszt, mais en France, sauf erreur, elle n'a été que signalée (sans publication de texte) par Wladimir Karénine, t. II, p. 377. L'autographe est à la collection Lovenjoul, E 934, fol. 207-210.

Savez-vous avec qui je viens de faire des conversations interminables sur vous en vue de Lisbonne et de Gibraltar ? Avec ce brave, excellent et original Blavoyer, l'Ahasverus du commerce, que j'avais déjà rencontré plusieurs fois sans le reconnaître, jusqu'à ce qu'enfin il me remît en mémoire nos dîners de l'Ecu de Genève et la fameuse pipe ?

Durant ce trajet d'un mois de Lisbonne à Barcelone, nous mîmes à sec en votre honneur et gloire je ne sais combien de bouteilles de vin de Xérès et un beau soir il me confia d'une manière si simple et si charmante son chagrin de n'avoir pu retrouver plusieurs des lettres que vous lui écrivîtes en Russie je crois, et qu'on lui a volées, que je me pris d'attachement pour lui, et de son côté il en fit autant pour moi. Le fait est qu'il ne saurait exister deux Blavoyer sous la calotte des cieux, et sa personne est bien le seul échantillon dont il ne puisse fournir la marchandise en gros, car du reste il n'est sorte de choses dont il n'approvisionne les diverses parties du globe.

A propos de Lisbonne et d'approvisionnement avez-vous du goût pour les camélias ? Ce serait un bien grand plaisir de vous en expédier une petite cargaison de Porto, mais je n'ai pas osé le faire avant de savoir si par hazard vous n'aviez pas une antipathie prononcée...

Malgré le désintéressement avec lequel j'ai commencé cette lettre, j'en viens pourtant sans savoir trop comment à vous demander de m'écrire. N'en faites que ce que vous voudriez ; mais pardonnez-moi en tout cas de vieillir et d'en arriver à ce point où les nobles souvenirs grandissent à mesure que les mesquineries étranglantes de la vie quotidienne reprennent leur véritable niveau.

Oui, dussiez-vous me trouver plus crétin encore que par le passé, il m'est impossible de faire bon marché de votre amitié pour moi ; et de ne pas attacher un très grand prix à ce que de façon ou d'autre elle n'en vienne pas à se discorder et à se détendre complètement.

Les exigences de ma carrière actuelle ne me laisseront guère le loisir de retourner de si tôt à Paris ; je n'aurai donc pas l'occasion de vous voir avant deux ans. Vers la mi-juillet j'irai à Bonn pour l'inauguration du monument de Beethoven. N'était la banalité d'un voyage du Rhin, j'insisterais bien auprès de vous, pour que vous me permettiez de vous faire ainsi qu'à Chopin les honneurs de la rive gauche et de la rive droite (un peu moins mal que je n'étais en état de vous faire ceux de Genève !) Ma mère et mes enfants viendront me rejoindre à Cologne dans cinq ou six semaines ; mais je ne compte pas assez sur les hazards favorables pour espérer que nous nous rencontrerons jamais dans ces parages, quoiqu'après un hiver de travail et de fatigues, un voyage de ce genre serait à tous deux une distraction importante.

A la fin de l'automne je reprendrai mon bout de service à Weymar, plus tard j'irai à Vienne et en Hongrie, et de là je reviendrai en Italie par Constantinople, Athènes et Malte.

Si dans un de ces quatre matins vous vous trouvez en belle humeur, répondez-moi un mot au sujet des camélias ; en envoyant votre lettre à ma mère (20, rue Louis-le-Grand) elle me parviendra aussitôt.

De toute façon, comptez bien toujours et partout sur ma profonde amitié et mon respectueux dévouement.

F. LISZT

Lyon 21 mai 45.

SAND ET LISZT
ENTENTE INTELLECTUELLE ET PASSION MUSICALE

S'adressant à Franz Liszt dans la VIIe **Lettre d'un Voyageur** qui lui est dédiée, George Sand écrit : « C'est vous surtout, mon cher Franz, que je place dans un tableau inondé de lumière, apparition magique qui surgit dans les ténèbres de mes soirées méditatives. A la lueur des bougies, à travers l'auréole d'admiration qui vous couronne et vous enveloppe, j'aime, tandis que vos doigts sèment de merveilles nouvelles les merveilles de Weber, à rencontrer votre regard affectueux qui redescend vers moi. » [1]

On peut situer dans la deuxième quinzaine de l'automne 1834 la première rencontre de la romancière et du musicien. C'est Musset, dont la liaison avec George Sand était en train de finir, qui les a présentés l'un à l'autre, rencontre qui a tout de suite été acceptée avec enthousiasme par Liszt qui connaissait **Lélia** et brûlait du désir de connaître son auteur. Rencontre souhaitée aussi par George Sand, meurtrie par les souffrances d'une rupture difficile et chez qui l'ardeur de la vie commençait à renaître : « J'ai trente ans, je suis belle encore, du moins je le serais dans quinze jours si je pouvais m'arrêter de pleurer... Ah ! si je pouvais me mettre à aimer quelqu'un. Mon Dieu, rendez-moi cet âpre amour de la vie qui m'a pris comme un accès de rage au milieu du plus affreux désespoir. Faites que j'aime encore... Je ne veux pas mourir, je veux aimer, je veux rajeunir, je veux vivre. » [2]

Liszt fut tout de suite séduit par cette jeune femme si émouvante. George le comprit et plaisanta sur son attitude « juste milieu entre l'amour et l'amitié ». [3] Tentés par un amour impossible puisque Liszt était lié à Marie d'Agoult et George Sand encore à Musset, ils s'entendent d'un commun accord pour donner à leur affection un nom sans équivoque : « Soyez-moi frère » demande Aurore, et Franz la remercie, quelques mois plus tard, de lui conserver « cette religieuse fraternelle affection ». [4] Cet amour « fraternel » ne devait cependant pas faire illusion à Marie.

En effet s'il est à peine possible de définir une relation affective entre deux êtres, il est tout à fait impossible de qualifier une relation intellectuelle car c'est à ce niveau que se trament les échanges les plus profonds.

Les relations intellectuelles étaient, à cette époque, extrêmement étroites entre Franz et l'auteur de **Lélia.** Les premières œuvres de George Sand avaient eu un écho personnel dans le cœur de Liszt. **Leone Leoni,** par exemple était venu à point pour répondre à une question brûlante dans la vie du jeune musicien. Franz et Marie qui s'étaient disputés pour savoir qui le lirait le premier, avaient trouvé sous la plume de George Sand une réponse personnelle, voire une justification « aux droits sacrés de l'amour » ; n'avaient-ils pas vibré lorsqu'ils avaient lu : « Quand Dieu nous l'accorde sur la terre ce sentiment profond, violent, ineffable, il ne faut plus, Juliette, désirer ni espérer le paradis ; car le paradis, c'est la fusion de deux âmes dans un baiser d'amour. Et qu'importe, quand nous l'avons trouvé ici-bas que ce soit dans les bras d'un saint ou d'un damné ? » [5]

Dans la lecture de **Valentine,** Franz avait goûté les idées de cette jeune romancière qui avait osé construire un roman dans lequel la différence de classes sociales n'était plus un obstacle majeur à l'amour, alors que lui-même peu de temps auparavant s'était vu rejeté par le père de son élève préférée, Caroline

de Saint-Cricq, pour la seule raison qu'il était plébéien et que personne n'avait su remarquer « l'aristocratie » de son génie et l'abondance de ses dons intellectuels.

Dans **Lélia** qu'il avait savouré d'un bout à l'autre malgré les critiques de Marie d'Agoult, il avait trouvé d'autres raisons personnelles d'admirer George Sand et d'établir une communion d'esprit avec cette femme qui savait exprimer à voix haute ce dont il vivait depuis ses rencontres avec les Saint-Simoniens et Lamennais. Pour l'auteur de **Lélia**, les artistes, et en particulier les chanteurs et les poètes étaient « des prophètes envoyés aux hommes... pour rafraîchir leurs fronts brûlants ».[6] Combien cette pensée était sienne, à lui le musicien génial qui allait de ville en ville, rêvant de porter un message d'égalité sociale, de paix entre les hommes, de justice humaine, de divinisation de l'Art et qui, avec les Saint-Simoniens mettait l'artiste au rang de Prêtre de l'Humanité, de Guide et de Prophète dont la justification était d'éduquer les Masses !

Liszt était une âme ardente, un être particulièrement mystique et religieux. Dès son adolescence, il avait songé à la prêtrise et avait traversé à plusieurs reprises des crises mystiques difficiles. En ce domaine aussi il était proche de George Sand dont la recherche religieuse n'est pas à démontrer et qui écrivait dans le même moment à Sainte-Beuve : « Il faut que vous fassiez un livre qui améliore les hommes. Ah ! si je le pouvais, moi. Mais en vain je cherche une religion : sera-ce Dieu, sera-ce l'amour, l'amitié, le bien public. »

Comme George Sand, Liszt était un travailleur infatigable, assoiffé du désir de tout apprendre et jamais rebuté par des lectures ardues ou éclectiques. Les témoignages abondent : Il écrit à son ami Pierre Wolff : « Voici quinze jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme des damnés : Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber sont tout à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur. »[7] George Sand comprendra et partagera pleinement cette soif de connaissances, cette rage de lecture, cette ardeur au travail et à l'enrichissement personnel.

Liszt se rendait souvent quai Malaquais où George Sand vivait la vie de bohême dans « la mansarde bleue » et découvrait le monde littéraire, musical et théâtral de Paris. Ils avaient de longues conversations et tous deux fourmillaient d'idées neuves sur les femmes, la religion, l'art, les idées républicaines : « Eh ! quoi ! n'avons-nous pas passé de belles matinées et de beaux soirs dans ma mansarde aux rideaux bleus, atelier modeste, un peu près des neiges du toit en hiver, un peu réchauffé à la manière des plombs de Venise en été... n'avons-nous pas été de bons enfants du Dieu qui bénit les cœurs simples ? n'avons-nous pas vu fuir les heures sans désirer d'en hâter le cours... ? »[8]

Quelque temps après, George Sand et Marie d'Agoult font connaissance. La sympathie entre les deux femmes n'a pas forcément été naturelle car George redoutait son aspect « comtesse » mais très spontanément elle lui écrit : « Ma belle comtesse aux cheveux blonds. Je ne vous connais pas personnellement, mais j'ai entendu Franz parler de vous et je vous ai vue. Je crois d'après cela que je puis sans folie, et sans familiarité déplacée, vous dire que je vous aime, que vous me semblez la seule chose belle, estimable et vraiment noble que j'aie vue briller dans la sphère patricienne. »[9]

Cependant, Marie se trouvant enceinte, un départ de Paris devait être envisagé. Le couple va s'installer à Genève où Marie met au monde une petite Blandine. Franz donne des leçons de piano, organise des concerts et accepte même la direction d'un cours au Conservatoire de Genève qui vient de se fonder.

En août 1836, George Sand annonce sa visite. Cette rencontre était

souhaitée depuis longtemps de part et d'autre, de nombreuses lettres en témoignent : « Nous irons ou nous nous tiendrons où vous voudrez, pourvu que je sois avec vous c'est tout ce qu'il me faut. Je vous avertis seulement que j'ai mes deux mioches avec moi... Je les emmène donc. Ils sont peu embarrassants, très dociles, et accompagnés d'ailleurs d'une servante qui vous en débarrassera quand ils vous ennuieront... » [10]

Les amis devaient se retrouver à l'hôtel de Chamonix où George arrive le 28 août sous une pluie battante ; pour demander Liszt à l'aubergiste, elle fait une description sommaire du personnage : « Blouse étriquée, chevelure longue et désordonnée, chapeau d'écorce défoncé, cravate roulée en corde, momentanément boiteux, et fredonnant habituellement le **Dies Irae** d'un air agréable. » [11] Il est vrai que les fantaisies vestimentaires de Franz étaient au moins aussi originales que celles de George. L'aubergiste n'eut pas de peine à reconnaître tout de suite l'étrange musicien et son escorte qui venaient d'arriver et qu'il avait installés dans la chambre... 13 !

George Sand a raconté longuement dans la Xe **Lettre d'un Voyageur** les détails de cet amusant voyage et de l'excursion de quinze jours dans les Alpes qui a suivi. Il serait trop long de les rapporter ici, mais disons simplement que la gaîté, la fantaisie, l'imagination et l'humour n'ont pas manqué pendant cette course en montagne, face au Mont-Blanc et à travers des forêts « de sapins gigantesques, élancés, fiers, touffus, et par leur nombre et par leur situation escarpée ». Les conversations philosophiques s'égrenaient au pas des mules et des courses aux grillons. Liszt était tellement pénétré de ses idées qu'il en oubliait de regarder le paysage au grand amusement de Maurice qui, bien que jeune encore puisqu'il n'avait que 13 ans, en a fait une caricature : on voit le musicien, devant le grandiose paysage du Mont-Blanc. Il est appuyé sur sa canne et lit **Les Débats**. Maurice a écrit en légende : « Il lit le journal au lieu de regarder la vue. » [11] Un autre dessin de George Sand elle-même donne une idée de l'atmosphère. Les trois voyageurs c'est-à-dire Franz Liszt, Marie d'Agoult et le Major Pictet qui les accompagnait, sont assis en rond. Le sujet de la discussion est certainement assez ténébreux puisque George Sand a inscrit en légende : « L'absolu est identique à lui-même. » Dans une « bulle », le Major Pictet à droite, dit : « C'est un peu vague. » Liszt à gauche : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » et Arabella (surnom romantique de Marie d'Agoult) dont on ne voit que le chignon : « Je m'y perds depuis longtemps. »

Un des moments les plus marquants de ce voyage fut la halte à l'église Saint-Nicolas de Fribourg où Franz découvrit « le plus bel orgue qui ait été fait jusqu'ici » et dont le célèbre facteur Mooser assurait la garde. L'organiste de la cathédrale jouait lorsque les voyageurs, trempés de pluie, entrèrent. Rapidement Franz posa ses mains sur le clavier et se mit à faire entendre à ses compagnons un fragment du **Dies Irae** de Mozart autour duquel il arrangea des improvisations géniales bien dans sa manière. Ce moment peut être considéré comme un temps fort dans les relations de George Sand et de Liszt. En effet, la jeune femme est comme subjuguée : « Jamais le profil florentin de Franz ne s'était dessiné plus pâle et plus pur »... l'instrument tonnait comme la voix du Dieu fort, et l'inspiration du musicien faisait planer tout l'enfer et tout le Purgatoire de Dante sous ces voûtes étroites à nervures peintes en rose et en gris de perle. » [12] A travers la musique, une extraordinaire correspondance s'établit entre Franz et George à qui cet hymne funèbre inspire une magnifique page de méditations. [13]

De retour à Genève, Franz et Marie invitent George à venir passer quelques jours chez eux. « Je suis l'objet de la curiosité publique », écrit-elle

à Alexis Duteil. En effet, la vie génevoise offrait de nombreuses distractions où le groupe célèbre ne craignit pas de se montrer : théâtre, opéra, dîners... Un soir de septembre, Franz était au piano et improvisait sur un air espagnol de Manuel Garcia : **Le Rondo Fantastique.** Cet air était très populaire car la Malibran l'avait chanté dans toute l'Europe, et elle le chantait d'une manière si passionnée, si impressionnante, qu'elle subjugait ses auditeurs. Les journaux de l'époque disaient qu'elle le chantait avec une force d'émotion qui allait parfois jusqu'à l'évanouissement. Maria Malibran était morte, tuée dans un accident de cheval, le 23 septembre. Il est cependant possible que l'annonce de sa mort ait mis quelques jours à parvenir à Genève et que Liszt, au moment où il improvisait sur ce thème espagnol, n'ait pas encore connu la nouvelle qui devait bouleverser le monde musicial. George écoute ce **Rondo fantastique** avec enthousiasme ; elle l'écoute avec d'autant plus d'émotion que cet air, par son rythme et ses couleurs, lui rappelle les danses espagnoles qu'elle dansait en sa petite enfance à Madrid. Franz le lui dédie.

En écoutant Franz jouer, toute une réflexion s'organise dans la pensée de George Sand, et, en une nuit, elle écrit : **Le Contrebandier.**[14] Cet événement mérite d'être souligné, car s'il est assez fréquent qu'une œuvre littéraire soit mise en musique, l'inverse est rare. Ce double aspect d'un même thème correspondait à une idée chère à George et à Franz ; d'abord un projet d'union littéraire dont l'un et l'autre rêvaient depuis longtemps, et ensuite l'idée d'une correspondance entre les arts.

Berlioz a admiré le texte de George Sand. Dans la **Revue et Gazette Musicale de Paris,** 1837, il a écrit : « La meilleure analyse technique de l'œuvre de Liszt n'approchera jamais de cette belle traduction en prose poétique. » Bel hommage du grand compositeur romantique à l'intelligence et à la sensibilité musicales de George Sand.

La vie joyeuse et féconde de Genève terminée le 30 septembre, allait se poursuivre à Paris dans le courant de l'automne. Les amis se retrouvent à l'Hôtel de France, 23, rue Neuve-Lafitte où les « Fellows » avaient loué une chambre pour George qui s'empressa d'aller habiter près d'eux. Le salon de Marie d'Agoult « improvisé dans une auberge était une réunion d'élite qu'elle présidait avec une grâce exquise... On faisait là d'admirable musique et, dans l'intervalle, on pouvait s'instruire en écoutant causer ».[15] C'est dans ce salon fréquenté par Lamennais, Heine, Ballanche, Berlioz, que George Sand fera la connaissance d'un jeune musicien polonais : Chopin. Chopin et Liszt sont très différents : autant l'un est réservé, autant l'autre est exubérant, mais ce sont d'abord deux amis qui savent apprécier leurs génies respectifs. Chopin amène ses amis : Eugène Sue, Custine et surtout tout un monde d'intellectuels polonais dont Mickiewcz, le poète exilé. A Paris, en 1836, grâce aux salons de Liszt et de Chopin, grâce à l'Hôtel de France, toute une vie musicale, riche et passionnée, s'était créée. Chopin et Liszt jouaient parfois à quatre mains ; Nourrit, le chanteur, venait de découvrir les lieders de Schubert et les révélait à ce public particulièrement averti et émerveillé.

*
* *

Cependant, pour des raisons familiales et sentimentales, George doit rentrer à Nohant. Elle écrit souvent à ses amis en les invitant à passer quelques jours chez elle. Après un hiver très dur pour Franz, hiver pendant lequel les concerts se sont succédé, ils acceptent son invitation et arrivent à Nohant en

mai 1837. George organise des déjeuners sur l'herbe, dans les bois ou au bord de l'Indre, des baignades. Le soir, on joue aux cartes, on fait des charades, des plaisanteries souvent même assez grasses qui ravissent George, Franz et les enfants mais qui plaisent moins à « la Comtesse ». Les soirées sont aussi souvent consacrées à la lecture : on lit et relit les classiques : Shakespeare, Montaigne, et surtout Dante dont le personnage a particulièrement fasciné Liszt. Mais aussi on découvre ensemble Hoffmann, l'écrivain-musicien qui enthousiasme George et Franz par son imagination débordante, son goût du fantastique. Des conversations animées suivent ces lectures.

Souvent aussi Franz s'installe au piano et joue de longues heures. Comme il fait chaud et que les soirées sont belles en cette saison, on ouvre toutes grandes les fenêtres et les portes du salon. On s'installe sur le perron, et la musique merveilleuse de Franz se répand dans le silence de ces nuits d'été. La douceur, la richesse et la beauté de ces soirées ont inspiré à George Sand une de ses plus belles pages. [16]

Apparemment, tout est merveilleux. Mais dans le **Journal Intime** de George Sand, on relève certaines phrases mélancoliques, toutes vibrantes d'admiration, qui peuvent laisser supposer que ce séjour ne s'est pas déroulé sans souffrance pour elle : « Quand Franz joue du piano, écrit-elle, je suis soulagée. Toutes mes peines se poétisent, tous mes instincts s'exaltent. J'aime ces phrases entrecoupées qu'il jette sur le piano et qui restent le pied en l'air... Artiste puissant, sublime dans les grandes choses, toujours supérieur dans les petites, triste pourtant et rongé d'une plaie secrète. Homme heureux, aimé d'une femme belle, généreuse, intelligente et chaste. Que te faut-il, misérable ingrat ? Ah ! si j'étais aimée, moi !... » [17]

Le piano de Franz est au rez-de-chaussée. George couche dans la chambre au-dessus. Le matin, elle attend les premières notes comme un signe de vie de celui qu'elle admire. « Et ce maudit piano qui ne se réveille pas ? Que faire de moi-même ce matin ? — Dieu soit loué ! Mon ami m'a entendue. Voici les premières mélodies de l'andante de la **Symphonie Pastorale** de Beethoven. » [18]

Le soir, quand tout le monde va se coucher, George et Franz restent encore ensemble au salon pour travailler. Elle reprend son roman **Mauprat**, et tout de suite la plume court sans hésitations, à peu près sans ratures. Quant à Franz, il continue un travail énorme entrepris depuis quelques mois déjà : la transcription pour le piano des Symphonies de Beethoven. « C'étaient là, écrit-il à un ami, trois mois d'une vie intellectuelle dont j'ai gardé religieusement les moments dans mon cœur. »

Le 24 juillet, le couple s'éloigne de Nohant en diligence, accompagné jusqu'à La Châtre par George qui chevauche son bai-brun favori.

George et Franz ne se rencontreront presque plus. Ils s'écriront encore longtemps des lettres pleines d'affection, toutes remplies encore des vieilles plaisanteries d'autrefois. Mais leurs routes vont diverger. Franz va parcourir toute l'Europe où sa célébrité sera sans précédent ; il terminera sa vie sous la robe de bure d'un diacre. George poursuivra la carrière de romancière particulièrement prolifique que l'on connaît.

Pourquoi cette amitié, cet amour ont-ils cessé apparemment d'exister ? Pourquoi ont-ils cessé de se voir ? C'est au niveau des deux femmes que les relations avaient commencé à s'assombrir. Des mots malheureux, des potins avaient été échangés. Lorsque Balzac était venu à Nohant, George, au coin du feu lui avait conté à mi-mots les confidences de Franz et de Marie. Balzac en avait fait le sujet de son roman **Béatrix**. Marie s'était reconnue et en avait été ulcérée. De plus, Marie avait très vite compris les affinités existant entre George

et Franz et avait noté dans son journal : « J'ai reconnu combien il avait été puéril à moi de croire — et cette pensée m'avait souvent abreuvée de tristesses — que George seule aurait pu donner à la vie de Franz toute son extension, que j'avais été une malheureuse entrave entre deux destinées faites pour se confondre et se compléter l'une l'autre. »

Franz et George se sont aimés, c'est certain. Liszt, qui était un être direct, lui avait écrit : « Enfin, voilà que nous nous entendons et que nous pouvons parler la même langue. Oh ! si vous saviez combien j'en suis heureux ! Je ne sais pourquoi mais il me semble que désormais tout malentendu est impossible entre nous... J'ai besoin de vous revoir et de vous dire prosaïquement et bêtement que je vous aime. »

Il est évident que George et Franz, aussi séduisants l'un que l'autre, aussi originaux l'un et l'autre, n'ont pu que se séduire, mais leur amour s'est sublimé dans l'art, la philosophie, les idées sociales et la musique.

Au niveau de leur art, cette amitié a porté ses fruits. Du côté de George Sand, ils furent multiples : **Les Maîtres Mosaïstes, La Dernière Aldini, Consuelo, La Comtesse de Rudolstadt** mettent en scène des musiciens qui représentent l'idéal artistique de Liszt. Sous les traits de Consuelo, la petite bohémienne devenue une grande chanteuse, ne voit-on pas aussi se dessiner la personnalité tzigane de Franz, l'enfant des steppes hongroises, de la « puszta » ? Bien souvent, il avait dû évoquer devant George, son pays natal auquel il était si attaché.

Parlant de George, Franz a écrit : « Je lui dois beaucoup. » En elle il a trouvé un être dont la personnalité répondait toute entière à la sienne. Par son appétit de vivre, par son souci de goûter pleinement la minute présente, par sa gaieté, son goût des plaisanteries, ses rires, son amour des voyages, son attirance pour les situations non conventionnelles, elle complétait cet immense amour de la vie que Franz éprouvait. Socialement, elle acceptait ses idées, les comprenait et les soutenait. Et surtout, mieux que quiconque, elle a su lui donner confiance dans la beauté et la grandeur de sa mission d'artiste.

Bernadette CHOVELON

1. Lettres d'un Voyageur, Pléiade, t. II, p. 845.
2. Journal Intime, p. 955.
3. Th. Marix-Spire, Les Romantiques et la musique (cf. p. 420).
4. Ibid.
5. Leone Leoni, p. 301.
6. Lélia, II, p. 280.
7. Corr. Liszt.
8. Lettres d'un Voyageur, VII, p. 845.
9. Corr., t. III, p. 43.
10. Ibid., p. 538.
11. X° Lettre d'un Voyageur, p. 897.
12. Ibid., p. 973.
13. Ibid.
14. Cf. l'article de Christian Albindia dans Présence LZ, pp. 34-46.
15. Corr., III, p. 854.
16. Entretiens journaliers, p. 989.
17. Ibid., p. 900.
18. Ibid., p. [illegible]

NIETZSCHE, GEORGE SAND, ET LE MARIAGE

Nous sommes au dix-neuvième siècle : la femme, l'animal muet de l'Antiquité grecque, semble être parvenue à accéder au code animal : la femme miaule, la femme piaille, la femme meugle. « Des chattes, voilà ce que restent les femmes, des chattes et des oiseaux. Ou en mettant les choses au mieux, des vaches » (**Ainsi parlait Zarathoustra,** De l'ami).

Or, Nietzsche distingue deux sortes de mariages (la deuxième sorte s'avérant être, nous le verrons, union libre), et donc, deux sortes de femmes : d'un côté, la masse des « bêtes empêtrées » dans le filet céleste (**Ibid.,** De l'enfant et du mariage) ; de l'autre, l'exceptionnelle Ariane, éternelle fiancée de Dionysos : Cosima Liszt, Lou Salomé.

Passons au « cas » George Sand : « George Sand », ou la « lactea ubertas », autrement dit la vache laitière « au style élégant » (**Crépuscule des idoles**), George Sand se situe du côté des vaches : premier bon point ! Deuxième bon point : elle écrit. « Elle se remontait comme une pendule, et écrivait, écrivait... » (**Ibid.**). Or, écrire, c'est « tracer avec son sang ». Aucune allusion ici à la souffrance. Dieu est mort : « tracer avec son sang », c'est « devenir esprit » (**Zarathoustra,** Lire et écrire). Ecrire reste donc réservé aux natures spirituelles : « Je ne saurais trop sérieusement conseiller à toutes les natures « spirituelles » de s'abstenir absolument de toute boisson alcoolisée » (**Ecce Homo**). Ecrire s'ex-primer, c'est exprimer ce qui s'imprime en nous : c'est exhaler « la vie, les papillons et les bulles de savon » (**Zarathoustra,** Lire et écrire).

Nietzsche n'aime pas ceux qui lisent, mais ceux qui écrivent. Il déteste George Sand. Vraiment ? Il devrait l'aimer pour l'écriture ; la « lactea ubertas » d'ailleurs, ne concerne-t-elle pas Tite-Live, selon Quintilien ? Il devrait aussi l'aimer pour elle. N'écrit-il pas : « Et mieux vaut encore rompre le mariage que de le ployer et de mentir ! — Voilà ce qu'une femme m'a dit : « Il est vrai que j'ai brisé les liens du mariage, mais les liens du mariage m'avaient d'abord brisée, moi ! » (**Ibid.,** Des vieilles et des nouvelles tables).

Revenons donc à l'analyse nietzschéenne du mariage.

*
* *

DU MARIAGE

Tout d'abord le mariage réel : c'est « l'industrie sexuelle chrétienne » (**La volonté de puissance,** IV, § 251). C'est une institution, une mauvaise institution fruit des tyrans et des prêtres. Le but est purement matériel : procréer. D'où une procréation aveugle, « tout le monde s'accouplant et procréant des enfants au hasard » (§ 258), car « l'Etat ne veut et n'a jamais voulu la qualité ; rien que le nombre » (§ 251). Réduit à l'empire des sens, « le plus souvent c'est une bête qui flaire l'autre » (**Zarathoustra,** De l'enfant et du mariage) ; le mariage révolte Nietzsche. Il dénonce donc l'institutionnalisation de la bestialité

masculine : « Je n'aime pas votre loi matrimoniale ; j'ai de la répulsion pour les doigts grossiers qui y soulignent le droit du mari » (**Volonté**, IV, § 249).

Ce mariage, George Sand l'a déjà dénoncé dans son **Histoire de ma vie** : « (L'homme) peut déshonorer la femme, la faire mettre en prison et la condamner ensuite à rentrer sous sa dépendance, à subir son pardon et ses caresses ».

Que le mariage fasse de la femme un être possédé légalement dans sa chair par un tyran, George Sand et Nietzsche le refusent également. Or, il est clair que ce que nous sommes poussés à nommer « féminisme » à l'heure actuelle (après bien des vicissitudes) relève de la moralité la plus simple : le respect d'autrui, femme ou homme.

En fait, l'institution du mariage n'est qu'une des images d'un monde en décomposition, où s'installe un athéisme desséchant. Matérialisme, athéisme, sadisme. Il apparaît alors urgent de retrouver le « sens de la terre », c'est-à-dire le dionysisme. N'oublions pas la dernière pensée de l'autobiographie nietzschéenne : « m'a-t-on compris ? — Dionysos contre le Crucifié... » (**Ecce homo**).

Après la mort de Dieu, deux possibilités :

— ou l'homme se prend pour Dieu, d'où l'homme supérieur, fort de sa faiblesse, essentiellement réactif et agressif : dont le modèle achevé est dans **Ainsi parlait Zarathoustra**, le « dernier homme » ;

— ou l'homme comprend qu'il a en lui une partie des forces créatrices naturelles divines : panthéisme, et spiritualité retrouvée. Nietzsche a conscience de l'urgence de l'enjeu : l'homme doit prendre conscience du caractère créateur des forces qui sont en lui, et dépasser l'homme de la tradition : d'où la notion de surhomme. « Le contraire du surhomme est le " dernier homme ". J'ai créé en même temps l'un et l'autre. » (**Zarathoustra**, Notes et aphorismes, 216).

Refus de la tradition : refus du mariage réel qui se réduit à la double oppression de la femme et de l'homme. Nietzsche écrit de façon catégorique : « on a toujours quelque chose de plus urgent à faire que de se marier. Ciel ! il en a toujours été ainsi pour moi » (**Volonté**, IV, § 255) — en 1866 Nietzsche a oublié qu'il avait frôlé la catastrophe lors de son aventure avec Lou Salomé ! —. Créer et communiquer : tel est l'idéal nietzschéen. Quel type de mariage peut se concilier avec cela ?

Le mariage, dans l'Antiquité grecque était au fondement d'une sélection sociale. « L'homme et la femme étaient sacrifiés à ce dessein » (**Ibid.**, II, § 259). Or, de la frustration issue du manque d'amour dans ce type de mariage naquit l'amour passion, excès que Nietzsche rejette au même titre que l'amour physique bestial.

Au fondement de l'union de l'homme et de la femme apparaît un sentiment calme et durable : la tendresse (**Zarathoustra**, Des vieilles et des nouvelles tables). D'où la revendication, pour un sentiment aussi noble, d'une union libre sur le plan matériel : « Donnez-nous un petit délai, une petite union pour que nous voyions si nous sommes capables d'une longue union ! C'est une grande chose que d'être toujours à deux ! » (**Ibid.**). Mais cette union libre, au sens courant, ne se suffit pas à elle-même. (Nietzsche repousse avec mépris le concubinage) (**Volonté**, IV, § 258). Elle est faite pour mettre à l'épreuve une union spirituelle, une Union Libre. Nietzsche parle « d'aristocratie morale » à cet égard (IV, § 260), et c'est cette longue union, sélective, que vient consacrer le mariage nietzschéen : « je voudrais que l'on parlât du droit au mariage, et qu'il fût rarement accordé » (**Ibid.**, § 249).

En quoi cette union est-elle rarissime au point de devoir être scellée juridiquement ? Pourquoi y a-t-il un problème social du mariage ? Parce qu'il

faut « prendre des mesures en faveur de l'individu créateur » (§ 254), parce que dans le mariage réel, il y a « antagonisme entre le mariage et la vocation » **(id.)**.

Tout est là : le mariage, tel que l'entend Nietzsche, est la possibilité pour l'homme d'affirmer ses forces créatrices spirituelles. A cela, des raisons philosophiques : dans un monde en devenir perpétuel, héraclitéen, dans un labyrinthe où la vieille vérité : adéquation de l'esprit aux choses et des choses à l'esprit, n'a plus aucun sens, le sens précisément ne peut parvenir que d'autrui. Exister, c'est affirmer le devenir, mais pour que cette affirmation ait un sens, il faut qu'elle soit en retour affirmée par autrui. D'où la nécessité d'Ariane : « un homme labyrinthique ne cherche jamais la Vérité, il ne cherche jamais que son Ariane, quoi qu'il puisse nous dire » (**Zarathoustra,** Notes et aphorismes, 20). Délivrée de Thésée, l'homme supérieur, Ariane devient miroir affirmatif de Dionysos. « Ce n'est que par le contact avec la femme que beaucoup de grands hommes se sont acheminés vers leur grande voie : ils voient leur image dans le miroir qui les grandit et les simplifie. » (**Ibid.,** 234).

L'union est donc spirituelle, à tel point que la sexualité trouve sa raison d'être dans la procréation : « Les contraires s'unissant dans la personne de l'homme et de la femme pour engendrer un troisième être — genèse des œuvres du génie! » (**Volonté,** IV, § 268). Et s'il s'agit d'engendrer des génies, Nietzsche accorde des libertés exceptionnelles en marge du mariage : la polygamie est justifiée par la mise au monde du futur surhomme, qui doit non seulement égaler, mais dépasser Papa. « Certains hommes éminents devraient avoir la possibilité de se reproduire au moyen de diverses femmes et certaines femmes dans des circonstances particulièrement favorables, devraient aussi ne pas être liées au choix hasardeux d'un seul homme. Il faut prendre plus au sérieux le mariage » (**Id.,** § 251). Propos qui peuvent sembler très subversifs. Et pourtant !

Car il y a le plaisir sexuel, tout de même ! Et là, Nietzsche est significatif : « pour deux amoureux, au sens complet et fort du mot, le plaisir sexuel n'est rien d'essentiel, c'est un symbole : pour l'une des parties, le symbole de la soumission absolue ; pour l'autre, le symbole de l'acceptation de cette soumission, de la prise de possession » (**Id.,** § 259). Le « symbole » (!) explicite cette union des contraires qu'est le mariage : passivité féminine, activité masculine. Union Libre ? Se soumettre volontairement, accepter volontairement cette soumission.

Curieuse union ! Très, très peu féministe, quand on pense que Nietzsche a aussi écrit : « l'idée que la femme " complète " l'homme et fait de lui un être humain accompli n'est que sottise » (**Id.,** § 258).

Les contraires ne sont donc pas complémentaires. Très intéressant ! D'autant plus intéressant que Nietzsche situe cette complémentarité au niveau de l'amitié masculine exclusivement, la femme n'étant pas capable d'amitié.

Il reste qu'effectivement il existe des puissances féminines amantes, soumises à leur Dionysos, heureuses de l'être, et consacrant ce bonheur dans la maternité. Mais ces Ariane ne sont pas George Sand !

En fait, il semble que la conception de la condition féminine s'explique par une vision traditionnelle et simpliste de la sexualité. Nietzsche fait l'apologie de la chasteté, et accorde une place secondaire au plaisir sexuel, et lorsque celui-ci est éprouvé, il résulte de l'acte hétérosexuel conçu donc de la façon la plus traditionnelle : passivité féminine, activité masculine.

A partir de là, nous pouvons définir la condition féminine :

— concrètement, elle consiste en la préservation de « l'instinct » féminin (**Id.,** § 264, 265) qui trouve sa satisfaction dans la procréation.

— abstraitement, la femme a droit à l'abstraction ! La femme peut penser, à condition que cette pensée reste abstraite précisément. « Le besoin anormal de science » doit être ressenti comme une « distinction » et fait de la femme qui le ressent une exception, à condition qu'elle comprenne que « le maintien de la règle est ce qui donne de la valeur à l'exception » (§ 265). Le conseil est clair : soyez intelligentes, mais taisez-vous. Mais Nietzsche va plus loin dans cette castration intellectuelle de la femme : la femme n'a pas droit à l'imagination, donc à la nouveauté et à la création. « En Orient et dans l'Athènes de la belle époque, on tenait les femmes recluses, on ne voulait pas laisser gâter l'imagination des femmes ; c'est là ce qui gâte la race, plus que le commerce charnel avec un homme » (**Id.**, § 263).

Et si l'écriture est l'expression tracée de l'existence, l'affirmation de soi par excellence, il est évident qu'une femme ne peut écrire : tout le reste est littérature : « la femme accomplie commet de la littérature comme elle commet un péché véniel : à titre d'expérience, en passant, en se retournant pour voir si on la remarque, et pour qu'on la remarque » (**Crépuscule**). (Ajoutons que ne buvant pas par « instinct » la femme ne saurait s'abstenir d'alcool, et donc être une nature « spirituelle », digne de l'écriture !).

Le bilan est donc simple : la femme n'est pas créatrice, sinon par la procréation. Si bien qu'Ariane, en somme, fonde une communication à sens unique, la puissance féminine amante consistant à dire « oui » au « oui » affirmatif de Dionysos-Zarathoustra. Or, Nietzsche sait très bien que l'individu ne peut exploiter les forces créatrices qui sont en lui qu'en se confrontant à un autre individu, affirmatif lui aussi, actif. Et cet individu ne peut être qu'un homme, d'où une très forte valorisation de l'amitié masculine accompagnée de la négation de l'amitié féminine.

DE L'AMITIÉ

L'affirmation de soi n'est possible qu'au sein d'une communication véritable, c'est-à-dire d'un échange. Or cet échange n'est pas envisageable dans le mariage, puisque la femme ne complète pas l'homme, mais au sein de l'amitié masculine. La condition de l'échange, c'est l'affirmation de soi. La foi en soi détermine la foi en l'autre. Le désir d'un ami apparaît comme le témoin du primaire amour de soi. L'essentiel est donc d'être soi-même, et l'amitié implique un don total de soi. « Il y a de la camaraderie ; qu'il y ait de l'amitié » (**Zarathoustra**, De l'ami). L'amitié, c'est aussi l'acceptation d'autrui en tant que différent, puisqu'il s'agit d'être soi-même, par-delà tous les masques tissés par l'hypocrisie sociale. L'amitié est fondée sur la reconnaissance mutuelle de la liberté. « Es-tu un esclave ? Tu ne peux donc pas être un ami. Es-tu un tyran ? Tu ne peux donc pas avoir d'ami. » (**Id.**). C'est donc la volonté de lutter pour le respect de la différence. Et lorsque les différences s'affrontent, l'union devient plus étroite : « ton ami doit être ton meilleur ennemi » (**Id.**). L'amitié n'exclut donc pas des rapports de force, car la sincérité réciproque ne va pas sans heurts et nous sommes loin de la tendresse paisible nécessaire au mariage.

Alors que la tendresse féminine ne permet que la reconnaissance de l'affirmation masculine, l'amitié rend cette affirmation créatrice. L'ami « entraîne plus haut » (**Id.**). Et regarder dormir son ami devient révélation. Souvenons-nous : la femme est un miroir qui « grandit et simplifie » l'homme créateur. Son image vient parachever l'affirmation de l'homme ; elle y met en quelque sorte un point final autosatisfaisant et sécurisant. Le visage de l'ami endormi est

tout autre : « Quel est donc le visage de ton ami ? C'est ton propre visage dans un miroir grossier et imparfait » (**Id.**). Reflet de soi, le visage de l'ami indique la possibilité de l'affirmation, mais son imperfection impose en même temps le dépassement de soi. « As-tu jamais vu dormir ton ami, ne t'es-tu pas effrayé en le voyant tel ? Oh ! mon ami, l'homme est quelque chose qui doit être surmonté » (**Id.**). Voir dormir son ami : se reconnaître soi-même dans ce que l'on est devenu par lui, et vouloir aller plus loin.

Esclave et tyran, car façonnée par l'institution du mariage, « la femme n'est pas encore capable d'amitié » (**Id.**). Incapable de liberté, telle est la femme. Et à moins d'incarner la rarissime Ariane, elle trouve sa place dans un gynécée zoologique :

— les femmes sont des chattes : coups de griffes, hypocrisie, la chanson est connue ;
— les femmes sont des oiseaux : volages, superficielles, piaillant dans les salons ;
— les femmes sont des vaches : « en mettant les choses au mieux » (**Id.**) bien sûr ! Allusion à la maternité ; mais aussi sans doute au fait de ruminer, signe de ressentiment, des forces réactives ;
— et enfin, en marge, il reste les oies : « il y a des oies qui ne devraient point se marier » (**Volonté**, IV, § 258). Même pas des animaux-muets ! Ostracisme.

Et si, en mettant les choses au pire, la femme était devenue capable d'amitié ?

DU COTÉ DE GEORGE SAND

De l'amitié féminine

Pulchérie regarde dormir Lélia : « ... dans cette expression fière et froide de votre visage endormi, il y avait je ne sais quoi de masculin et de fort qui m'empêchait presque de vous reconnaître. Je trouvai que vous ressembliez à ce bel enfant aux cheveux noirs dont je venais de rêver, et je baisai votre bras en tremblant. Je recevais de la nature et de Dieu, mon créateur et mon maître, ma première leçon d'amour, ma première sensation de désir... » (**Lélia**, IIe partie, chap. XXXIII). Dans le visage endormi de Lélia, symbole de l'affirmation de soi, Pulchérie découvre le désir de donner, la possibilité de sa propre affirmation. Elle assimile la force de Lélia à la masculinité, car la force, par la violence de la tradition, apparaît d'emblée comme le propre de l'homme. Mais Lélia reste une femme, et Pulchérie peut se reconnaître en Lélia. Deux « sœurs », ni esclaves, ni tyrans. Lélia se réveille : « Alors vous ouvrîtes les yeux, et votre regard me pénétra d'une honte inconnue » (**Id.**). Sentiment étrange : la conscience de l'homosexualité aussitôt censurée est mêlée à l'attrait de la nouveauté. Alors, Pulchérie insiste. Entraînant Lélia vers un ruisseau, vantant sa beauté, elle conclut : « Tu ressembles à un homme. » Et Lélia hausse les épaules. Haussement d'épaules significatif : il ne s'agit pas d'imiter les hommes, mais d'être soi-même au même titre qu'eux. Il s'agit de montrer que la force peut être féminine, car l'homme et la femme sont égaux dans leur différence. Quant à la honte éprouvée par Pulchérie, Lélia s'en étonne. Elle ne repousse donc pas le désir homosexuel. Elle refuse de le masculiniser. Que la femme soit capable, tout en restant une femme, d'être un être humain à part entière c'est ce qu'a vécu et montré George Sand. Et pour y parvenir, l'amitié féminine peut jouer un rôle déterminant : car ce qu'une amitié féminine véridique permet de réaliser, c'est l'affirmation de soi. Et Pulchérie poursuit : « Enfin,

qu'est-ce que Dieu nous impose sur la terre ?... C'est de vivre n'est-ce pas ? Qu'est-ce que la société nous impose ? C'est de ne pas voler » (**Id.**).

Ainsi, Marie Dorval et George Sand se révèlent être des femmes oiseaux, mais en quel sens fort peu nietzschéen ! Elles apprennent l'une par l'autre à voler. Univers créateur féminin où les hommes sont bien présents : Vigny et Sandeau. Et c'est le très compréhensif Jules Sandeau qui écrit : « Madame Dorval a encore porté son amitié sur Madame Sand... l'une aigle, l'autre colombe, toutes deux emportées dans la gloire comme dans un orage, et ne trouvant que l'amour sur leur chemin pour abriter à son ombre leurs ailes mouillées et meurtries. » (J. Sandeau, **Les belles femmes de Paris et de la Province.**)

Comme si, à une époque où, en mettant les choses au mieux, la « hauteur » (Nietzsche, **La volonté de puissance,** IV, § 265) de la femme se ramenait à appuyer l'affirmation de l'homme créateur, le salut se trouvait du côté des femmes : George Sand, Lou Salomé : bisexuelles. La bisexualité féminine apparaît donc avoir des raisons sociales. Et il se pourrait que toute la littérature concernant les problèmes sexuels de George Sand masque un problème beaucoup plus fondamental : celui du statut de la femme dans le siècle à venir. Ce que revendique George Sand c'est l'égalité en droits de l'homme et de la femme, parce que l'homme et la femme sont spirituellement égaux : « Placez-vous dans de meilleures conditions, placez-y les hommes aussi ; faites qu'ils soient purs, sérieux, et forts de volonté, et vous verrez bien que nos âmes sont sorties semblables des mains du Créateur » (G. Sand, **Corr.**).

DU MARIAGE

Du côté des femmes, c'est-à-dire de George Sand, il existe aussi deux sortes de mariage :

— Le mariage réel, celui qu'Aurore Dupin s'est trouvée obligée de vivre, et dans lequel elle découvre que l'affirmation de soi est légalement réservée aux hommes : « Il n'y a plus à se demander si c'est à l'homme ou à la femme de se refaire ainsi sur le modèle de l'autre, et comme du côté de la barbe est la toute puissance et que d'ailleurs, les hommes ne sont pas capables d'un tel attachement, c'est nécessairement à nous qu'il appartient de fléchir à l'obéissance » (**Id.**). D'une hétérosexualité très nietzschéenne, elle met au monde deux enfants. « La maternité a d'ineffables délices, mais, soit par l'amour, soit par le mariage, il faut l'acheter à un prix que je ne conseillerai à personne d'y mettre. »[1]

— C'est pourquoi elle rêve elle aussi le mariage idéal en relisant Montaigne : un bon mariage tâcherait à représenter les conditions de l'amitié : communication issue de l'affirmation réciproque de deux êtres : complémentarité d'un homme et d'une femme.

Et elle met ses actes en accord avec ses idées. Casimir Dudevant n'étant pas Dionysos, mais plutôt Bacchus, elle se sépare de lui. Union d'une sainte et d'un jars, aurait dû dire Nietzsche, qui écrivait : « Oui, je voudrais que la terre fût secouée de convulsions lorsque je vois un saint s'accoupler à une oie. » (**Zarathoustra,** De l'enfant et du mariage). Aurore Dupin ne supporte pas que le mariage brise l'affirmation de soi. Alors, elle devient George Sand ; une femme assumant les responsabilités d'un homme. Elle travaille, car elle sait que l'être humain ne se réalise qu'à travers le travail. « Dès avant mon mariage j'avais senti ma situation dans la vie, ma petite fortune, ma liberté de ne rien faire, mon prétendu droit de commander à un certain nombre d'êtres humains,

paysans et domestiques, enfin mon rôle d'héritière et de châtelaine, malgré ses minces proportions et son imperceptible importance, était contraire à mon goût, à ma logique, à mes facultés. » (**Histoire de ma vie.**) Et elle travaille aussi pour subvenir à ses besoins.

NIETZSCHE ET GEORGE SAND

Masculinité

La vie de George Sand est l'illustration concrète de certains écrits nietzschéens, en particulier, dans le décisif **Ainsi parlait Zarathoustra**, de « cette partie capitale intitulée « D'anciennes et de nouvelles tables » (**Ecce homo**). En effet, George Sand a brisé le mariage qui la brisait ; de plus, elle n'a pas été liée au choix hasardeux d'un seul homme !

« George Sand. J'ai lu les premières **Lettres d'un voyageur** : comme tout ce qui vient de Rousseau, faux, fabriqué, vide et boursouflé, excessif... » (**Crépuscule**).

Au moins Nietzsche la reconnaît-il en tant qu'écrivain, puisque les reproches premiers concernent le style, l'écriture. « Qu'elle devait être froide, avec tout cela, cette insupportable " artiste " ! (...) Froide comme Hugo, comme Balzac, comme tous les romantiques dès qu'ils se mettaient à composer ! » (**Ibid.**).

Ainsi, George Sand est excessive et froide ! L'ambiguïté du jugement provient sans doute de ce que Nietzsche est en présence d'une femme créatrice.

Cette femme vit sa liberté sexuelle, alors qu'avoir des aventures sexuelles devrait être spécifiquement masculin (à moins, comme nous l'avons vu, que la procréation du surhomme ne soit en jeu !). Ni « féminine », ni douce, elle devient froide et excessive.

Cette femme travaille : « Ni la femme, ni le génie ne travaillent, la femme a été jusqu'à présent le plus haut luxe de l'humanité » (**Zarathoustra**, Notes et aphorismes, 92).

S'affirmant à travers le travail, dans la logique nietzschéenne, elle ne peut être qu'un homme. Et Nietzsche l'écrit : « Attitude romantique de l'homme moderne : l'homme noble (Byron, Victor Hugo, George Sand) » (**Volonté**, III, § 241).

Nous comprenons mal alors que Nietzsche n'ait pas dénoncé en elle d'abord la « virilisation » (**Ibid.**, III, § 264). C'est qu'elle est autre chose qu'une vache déguisée en homme.

Féminité

Nietzsche clôt son jugement sur George Sand par : « Mais Renan l'admire... » (**Crépuscule**). De plus, dans son exemplaire du Journal des Goncourt, il a souligné : « Renan : Madame Sand, la plus grande artiste de ce temps-ci, et le talent le plus vrai », et également ce propos de Renan : « ... je trouve beaucoup plus vraie Madame Sand que Balzac... chez elle, les passions sont générales... dans trois cents ans, on lira Madame Sand... ».

Nietzsche n'aime pas Renan, mais Renan est un homme. Nietzsche n'aime pas George Sand, mais George Sand est aimée d'un homme. Il y a bien en elle quelque chose de féminin. Impossible de réduire sa manière d'être à une virilisation systématique. Elle ne s'affirme pas contre les hommes, mais elle

s'affirme pleinement, en tant que femme, parmi les hommes et les femmes.

« Soyez rassuré, je n'ambitionne pas la dignité de l'homme. Elle me paraît trop risible pour être préférée de beaucoup à la servilité de la femme. Mais je prétends posséder aujourd'hui et à jamais la superbe et entière indépendance dont vous seuls croyez avoir le droit de jouir. »[2] Et puis, l'essentiel, sur terre, c'est d'aimer. — Aimer des êtres humains, hommes et femmes ; car certaines femmes sont autre chose que des chattes, des oiseaux, des vaches, et des oies.

Mais Nietzsche ressent l'affirmation féminine comme une menace pour l'homme créateur. « Quand la femme a des vertus masculines, elle est à fuir, et quand elle n'a pas de vertus masculines, c'est elle qui prend la fuite » (**Crépuscule**). On ne saurait être plus clair. Nietzsche fuit la femme active. Elle n'entre pas dans sa philosophie. D'où l'aveu concernant George Sand : « Le pire demeure cette coquetterie féminine avec des allures masculines, avec des manières de garçon mal élevé » (**Id.**).

Nietzsche refuse la bisexualité, parce qu'il refuse la femme créatrice.

* *
*

Vache laitière, George Sand l'a été pour Maurice et Solange. « Intarissable vache laitière des lettres » (**Id.**), elle l'a été pour des raisons spirituelles ; et pour des raisons matérielles : pour que Nohant reste ouvert à tous ses amis.

Marianne MONTEILLIER

1. Cité par A. Maurois, dans sa préface de **Lélia**. Ed. Calmann-Lévy, 1958.
2. George Sand, L. à Guérouit, 1835.

BIBLIOGRAPHIE

NIETZSCHE, **Ainsi parlait Zarathoustra**, suivi de **Notes et aphorismes**, Gallimard, 1963, trad. Maurice Betz ; **Crépuscule des idoles**, Gallimard, 1974, trad. Jean-Claude Hémery ; **Ecce Homo**, id. ; **La Volonté de puissance**, t. II, Gallimard, 1948, trad. Geneviève Bianquis.
GEORGE SAND, **Lélia**, Calmann-Lévy, 1958, préface de A. Maurois ; **Corr.**, Classiques Garnier ; **Histoire de ma vie**, Pléiade, Gallimard.
J. BARRY, **George Sand, ou le scandale de la liberté**, Ed. du Seuil, 1982.
A. TURIN, A. GOETZINGER, F. CANTARELLI, F. MALLET, **AURORE**, Ed. des femmes, 1978.

ISIDORA, OU LA NOUVELLE-JULIE

Curieux produit de ce qu'on peut appeler la période Lerouxienne de George Sand, **Isidora** parut d'abord dans la **Revue Indépendante** de mars à juin 1845. Obligée « d'allonger la sauce » pour la publication en volume l'année suivante, l'auteur complète son texte d'une longue **Coda** et prophétise, désabusée : « Cela ne vaudra rien, tant pis » [1]. Bien qu'elle assure dans la même lettre que, dès sa parution dans la revue, on « reproche déjà trop de hardiesse » au roman, il ne semble pas qu'il ait laissé aux contemporains un souvenir impérissable. Sa construction à la diable lui fit peut-être tort. Commencé en effet sous la forme d'un journal intime, il se poursuit par un récit et se termine, après un bref retour au journal, par un ensemble de lettres. Ce mélange des genres préfigure déjà notre siècle. En fait, **Isidora,** dont l'héroïne a pour nom de baptême Julie, pourrait être appelée Une Nouvelle Julie, tant elle est imprégnée de Rousseau. M. Pierre Reboul est un des rares auteurs à en avoir signalé la richesse de signification dans une étude intitulée comme par défi **Avez-vous lu Isidora ?** [2]. L'œuvre est, selon lui, beaucoup plus puissante que « les mièvreries de **La Mare au diable** ».

Isidora est dans la lignée de **Julie** par sa tendance à se présenter plutôt comme une somme, une matière à réflexion, que comme un ensemble d'épisodes ou d'aventures romanesques (les rares événements qui y sont brièvement évoqués ne servent qu'à l'illustration de la fable morale). George Sand ne semble-t-elle pas vouloir marcher quelque peu sur les traces de Rousseau lorsqu'elle précise ainsi son but vers la fin de la Seconde partie [3] ? : « Je ne me suis pas promis d'écrire des événements, mais une histoire intime. Je ne finirai par aucun coup de théâtre, par aucun fait imprévu » ? En effet, que l'héroïne se masque ou se démasque, s'éloigne momentanément ou à jamais, les faits en eux-mêmes sont négligeables ; ce qui compte c'est la réflexion philosophique et sociale qui se développe à propos de la rencontre de trois destins d'exception.

LE PAUVRE ET LA FEMME...

Le premier héros à entrer en lice est encore un Jacques, Jacques Laurent en l'occurrence, jeune écrivain pauvre qui gribouille dans sa mansarde, en toute candeur mais avec le plus grand sérieux puisqu'il entend « proposer aux hommes un nouveau Contrat social » (p. 105). En ces années Quarante il n'est certes pas le seul, mais ce qui le distingue et qui nous est révélé par la lecture d'extraits de ses notes de travail ainsi que par les fragments d'un journal où il confie ses doutes et ses souffrances, c'est que ce garçon aussi passionné que chaste, est hanté par ce qu'on n'appelait pas encore la condition féminine et qui lui apparaît comme une des pires illustrations du désordre social. Jacques adopte le point de vue développé dans des essais de jeunesse par Jean-Jacques (Rousseau) d'après lequel la sujétion féminine est le produit d'un impitoyable rapport de forces [4]. Point de vue tellement contesté depuis toujours, malgré l'évidence, que le proclamer seulement était révolutionnaire. Ayant défriché ce terrain, Rousseau resta néanmoins étrangement timoré dans le plan d'éducation de son ennuyeuse Sophie. Dans son sillage Jacques Laurent imagine de changer

les rapports entre sexes aussi bien dans la famille que dans la société et la politique. Il estime urgent de valoriser le rôle éducatif des mères, menacé de demeurer « trop hygiénique » ; il met en doute le dogme de l'inégalité des dons et suppose qu'il ne survivrait pas à une transformation radicale de cette éducation « dès le berceau » (ce qu'à grand peine on essaie de réaliser de nos jours, tant le poids des préjugés est écrasant).

Ainsi le héros créé par une George Sand, elle-même nourrie de Rousseau et de son **Emile**, rêve d'une sorte **d'Emile** adapté, du moins en ce qui concerne l'éducation d'une éventuelle **Sophie**. Contre le traditionalisme occasionnel d'un Rousseau, il invoque l'ouverture d'esprit d'un Bayle mais revient à Rousseau pour comparer la domination subie par les femmes à celle subie par le pauvre, « le travailleur sans capital », celui qui « n'a pas reçu plus que la femme, par l'éducation, l'initiation à l'égalité ». « Il y a de profondes affinités, proclame-t-il, entre ces deux êtres, le pauvre et la femme... La femme est pauvre sous le régime d'une communauté dont son mari est le chef ; le pauvre est femme, puisque l'enseignement, le développement, est refusé à son intelligence, et que le cœur vit seul en lui » (p. 18). Thème, on le sait, qui préoccupe, en ces années-là, quelques-uns des grands penseurs socialistes.

Mais ce problème, dominant dans le roman, y est introduit de façon originale par un mélange d'extraits de notes de travail et de bribes d'une sorte de journal du cœur qui apporte sa contrepartie d'émotion à ce que l'analyse peut avoir de sec. L'avantage du journal, en effet, c'est qu'on peut tout y mettre. Comme Rousseau dans **Julie**, Jacques nourrit sa contestation d'imprécations contre un « lugubre Paris ! mortel ennemi du pauvre et du solitaire ! » et, en corollaire, d'une exaltation de la nature et de la vie retirée. Telle est la présentation, toute théorique et un brin pédante, d'une problématique que va incarner dans sa chair l'une des plus superbes créations féminines de George Sand, Isidora. Les deux jeunes gens se rencontreront dans la serre d'un jardin merveilleux, paradis pour l'œil et l'esprit ; non loin d'une source apaisante, la découverte d'un exemplaire du **Contrat social** donne l'occasion à l'héroïne de pimenter de sa fougue l'abstraction du héros.

UNE JULIE DU RUISSEAU

Certes Isidora elle aussi admire Rousseau pour son génie et son discours égalitaire mais elle n'hésite pas à lui reprocher sa conception réductrice du destin féminin et à le contester, « avec des gants », certes, mais non sans fermeté : « Il n'a pas compris les femmes, ce sublime Rousseau, disait-elle. Il n'a pas su, malgré sa bonne volonté et ses bonnes intentions, en faire autre chose que des êtres secondaires dans la société. Il leur a laissé l'ancienne religion dont il affranchissait les hommes ; il n'a pas prévu qu'elles auraient besoin de la même foi et de la même morale que leurs pères, leurs époux et leurs fils, et qu'elles se sentiraient avilies d'avoir un autre temple et une autre doctrine. Il a fait des nourrices croyant faire des mères. Il a pris le sein maternel pour l'âme régénératrice. Le plus spiritualiste des philosophes du siècle dernier a été matérialiste sur la question des femmes » (p. 33). Autour de ce maître commun, Jacques et Isidora ne peuvent que sympathiser. L'écrivain explique le plan de son livre. Sa compagne se fait une joie de le lire, le moment venu. « Mais j'ai ajouté, confie-t-il à son journal, que je ne le finirais jamais, si ce n'est sous son inspiration : car je crois qu'elle en sait beaucoup plus que moi » (p. 33).

Ainsi comprenons-nous que la parole va être abandonnée à la Nouvelle Julie, de qui « la lumière émane ».

Si elle fascine Jacques, toute beauté mise à part, c'est qu'il devine en elle l'illustration souffrante de ce qui le torture. Il pressent d'emblée la véritable Isidora : une femme qui « n'a pas sa place dans la société présente » (p. 35). Envahi d'un amour soudain, il provoque chez elle un sentiment tout aussi éblouissant, mais que, plus âgée et n'ayant que trop vécu, elle désespérait d'éprouver. Face à cette occasion miraculeuse de mener une vie transparente et nette, elle prend peur et entreprend, au risque de tout perdre, de se dévoiler dans sa vérité contrastée. C'est ainsi qu'elle se démasque au propre et au figuré pour donner à voir son deuxième visage. Baptisée Julie à la naissance, elle n'a de commun avec l'aristocratique héroïne de Rousseau que son échec à vivre l'amour (elle serait plutôt, elle, la Julie du ruisseau). Née avec tous les dons et aucun moyen de parvenir à inspirer, du fond de sa pauvreté, quelque noble sentiment, elle a suivi la seule route qu'une société corrompue offre à ses pareilles : l'avilissement. L'ouvrière Julie est devenue la courtisane Isidora. De liaison en liaison, elle a fini par s'établir esclave-maîtresse du comte Félix de S., le possesseur de la maison au beau jardin, sur lequel plonge de biais la mansarde où Jacques médite.

L'audace de G. Sand consiste à montrer l'aliénation féminine dans un cas-limite, celui de la prostituée. C'est que, plus que celui de ses compagnes tenues pour vertueuses (vertu, pudeur, autant de mots détestés d'Isidora, comme de toutes celles à qui on prétendait les imposer sans leur laisser la liberté de se déterminer elles-mêmes), le destin de la courtisane est de ceux qui accusent le plus violemment les rapports de forces qui l'induisent. Si le personnage exprime une complexité que sont loin de présenter d'autres héros sandiens, c'est, semble-t-il, qu'il incarne beaucoup de révoltes de l'auteur : contre les humiliations subies par sa propre mère, contre les calomnies qui accueillirent ses tentatives personnelles de libération, contre la pesanteur des préjugés de son temps — elle pressent peut-être déjà les obstacles auxquels se heurtera l'avidité de bonheur, teintée de mégalomanie, de sa fille Solange.

Promu interprète de son inspiratrice, Jacques s'émerveille qu'elle ait su, grâce à une nature et à des dons exceptionnels, toucher au luxe sans y perdre toute honnêteté et conserver une vision sociale probe, une immense bonté sous ses plus vifs emportements. Il s'indigne que « la société [n'ait] pas donné d'autre issue aux facultés de la femme belle et intelligente, mais née dans la misère, que la corruption et le désespoir ». « La femme richement douée, conclut-il, a besoin d'amour, de bonheur et de poésie. Elle n'en trouve que le semblant quand elle est forcée de conquérir ces biens par des moyens que la société flétrit et désavoue. Mais pourquoi la société lui rend-elle la satisfaction légitime impossible et les plaisirs illicites si faciles ? Pourquoi donne-t-elle l'horrible misère aux filles honnêtes et la richesse seulement à celles qui s'égarent ? » (p. 86-87).

BEAUTÉ ET MISÈRE...

La tirade la plus enflammée, la mieux sentie, c'est Isidora qui la prononce : « ... On n'est pas belle et pauvre impunément dans notre abominable société de pauvres et de riches, et ce don de Dieu, le plus magique de tous, la beauté de la femme, la femme du peuple doit trembler de le transmettre à sa fille... C'est que la beauté et la misère forment un assemblage si monstrueux !

La misère laide, sale, cruelle, le travail implacable, dévorant, les privations obstinées, le froid, la faim, l'isolement, la honte, les haillons, tous cela est si sûrement mortel pour la beauté ! Et la beauté est ambitieuse ; elle sent qu'elle est une puissance, qu'un règne lui serait dévolu si nous vivions selon les desseins de Dieu, elle sent qu'elle attire et commande l'amour, qu'elle peut élever une mendiante au-dessus d'une reine dans le cœur des hommes ; elle souffre et s'indigne du néant et des fers de la pauvreté » (p. 127-128). Ainsi entraînée par l'ambition qu'implique cette sorte de morale aristocratico-romantique, Isidora a voulu « régner ». Ce faisant, elle n'a trouvé qu'esclavage et honte. Aussi conclut-elle : « Une courtisane intelligente, douée d'un esprit sérieux et d'un cœur aimant ! mais c'est une monstruosité » (p. 129). Sous le masque de la courtisane, n'est-ce pas Sand elle-même qui maudit l'imbécile règne d'une opinion, si indulgente aux hommes qui ont « fait de [leur] amour un droit, et [de celui des femmes] un devoir » ? (p. 42). Mais si son héroïne a péché par veulerie, elle sait, comme l'auteur, garder l'initiative aux moments décisifs de sa vie sentimentale. Craignant de briser, en le vivant, cet amour désespéré, redoutant en outre que Jacques joue auprès d'elle un « rôle purificateur », qu'il la fasse accéder à « l'état de sainte », tout en l'enfermant dans une cage possessive, la rebelle Isidora préfère s'éloigner. Son billet de rupture étincelle d'orgueil et de dignité à vif : « Vous n'auriez jamais pu m'aimer sans vouloir me dominer et m'humilier. Je domine et j'humilie Félix [de S.] ... je veux mourir debout..., et non pas vivre à genoux. J'ai trop bu de cette coupe du repentir et de la pénitence, je ne veux surtout pas que la main d'un amant la porte à mes lèvres » (p. 55) : la fierté de cette déclaration ne nous éclaire-t-elle pas sur l'état d'esprit de G. Sand au moment où, les orages de sa vie passionnelle tendant à s'estomper, les ardeurs et les blessures d'une jeunesse toute proche lui laissaient une acuité d'observation servie par une implacable lucidité ?

Avec la Seconde partie commence le récit proprement dit. Un an a passé. Jacques est devenu, comme Saint-Preux et bien d'autres, le précepteur du fils de la comtesse Alice de T., qu'il élève peu ou prou « à l'Emile ». Alice est la propriétaire de la « maison à la mansarde », limitrophe de celle au beau jardin : très jeune veuve, elle vient habiter cette demeure après un séjour loin du monde. Isidora, devenue veuve elle aussi du protecteur qui, l'ayant épousée in extremis, fait d'elle l'héritière de la maison au jardin, rentre d'Italie. Il se trouve que Félix de S., son défunt époux, était le frère d'Alice : quoi de plus normal donc qu'avant de mourir, il ait confié sa veuve à sa sœur ? Si Alice avait adopté les préjugés de son monde, la rencontre entre les deux femmes eût pu être atroce. Il n'en est rien, car l'auteur fait d'elle la réplique aristocratique d'Isidora, sa compagne dans le malheur. P. Reboul fait remarquer l'importance d'une notation du Carnet de G. Sand de janvier 1844 (époque où l'œuvre s'ébauchait) : « Alice ou Isidora. Toutes deux »[5].

Mariée de force à 16 ans à un « mari froid et dépravé... elle avait pris le mariage en horreur et le monde en mépris » et vivait repliée sur elle-même, dans un « désespoir muet et presque sauvage » ; « une violente réaction contre les idées de sa caste et les mensonges odieux qui gouvernent la société s'était opérée en elle » (I., p. 75).

SE FAIRE SA PROPRE MORALE

Dans un tel état d'esprit cette quasi vierge ne pouvait qu'être sensible elle aussi à la pureté du « plébéien pauvre » mais richement méditatif qu'était

Jacques. Alice et Jacques s'aimeront sans d'abord le savoir puis sans oser se le dire. Occasion pour l'auteur de regretter un tel gâchis : « Mais où est la place de l'amour, s'écrie-t-elle, dans notre société, dans notre siècle surtout ? Il faut que les âmes fortes se fassent à elles-mêmes leurs codes moralisateurs, et cherchent l'idéal à travers le sacrifice qui est une espèce de suicide [cf. Alice] ; ou bien il faut que les âmes troublées succombent, privées de guide et de secours, à toutes les tentations fatales qui sont un autre genre de suicide » (p. 82) [cf. Isidora].

Ainsi George Sand a-t-elle voulu représenter par ces deux femmes les deux faces d'un même drame. Face à l'apparition d'un premier, d'un exceptionnel amour, elles réagissent à l'opposé. Julie ne peut pas résister tout d'abord à l'appel de la vie et, dans un sursaut de passion égoïste, s'accroche à un Jacques fortement éloigné d'elle. Alice s'acharne, de son côté, à repousser l'amour, comme si le scrupule, la rigueur, « en la confinant dans le ghetto des belles âmes » (Reboul), lui insufflaient comme un détachement royal. Drapée dans une dignité qui masque son déchirement, elle s'ingénie à s'effacer, tout autant quand elle est sûre d'être aimée, qu'au moment de ses plus grands doutes. L'orgueil et la peur de souffrir l'aident à rejeter Jacques dans les bras du double audacieux et passionnel d'Alice, Isidora.

Le Troisième partie est dominée par la seule Isidora, enfin sauvée d'elle-même. Guérie de sa dernière flambée de passion, éclairée sur les sentiments de Jacques par la lecture d'autres fragments de son journal, elle l'abandonne à Alice. Le roman initial s'arrêtait là ; la **Coda** ne dit rien de plus sur le nouveau couple à propos duquel nous ne pouvons que supposer qu'il s'est formé. Son bonheur, si bonheur il y a, semble importer peu à l'auteur qui préfère braquer ses projecteurs sur la métamorphose de l'ex-courtisane en être lucide et serein, vivant un paisible matriarcat dans un petit « Clarens » lombard.

Ce deuxième éloignement la trouve assez mûrie pour la muer en protectrice d'une fille adoptive. C'est désormais à Alice qu'elle se raconte. Quoi de plus normal ? Celle-ci ne lui avait-elle pas mis Jacques dans les bras ? En le lui restituant, c'est à cette autre femme forte qu'elle doit compte de sa conversion. C'est ainsi que dans une lettre datée de 10 ans après les faits, elle lui annonce (et l'on croirait entendre George Sand) : « Je me suis réconciliée avec la vieille femme » (p. 165). Puis, méditant sur son passé tumultueux, après avoir vanté la prudence réfléchie d'Agathe, sa pupille, elle s'écrie : « Il était donc dans ma destinée que les hommes me perdraient et que je ne pourrais être sauvée que par les femmes ? » — Signe qu'Isidora commence à s'aimer et à exister socialement — ; loin de mourir comme la Julie de **La Nouvelle-Héloïse**, elle est mûre pour vivre enfin. Car la « vieille femme » n'est pas ici le squelette résigné de la femme jeune. C'est la vraie femme enfin découverte, qui, échappant à une stupide et mortelle compétition, s'épanouit dans une harmonie neuve.

Les petits paradis ne sont pourtant pas à l'abri des bourrasques. Cela, Isidora ne le sait que trop. Sa propre expérience, doublée de l'inquiétude maternelle de l'auteur, s'alarme quant au sort futur d'Agathe : « Cette perle fine, écrit-elle, ... sera infailliblement la proie d'un homme, et de quel homme ? L'amant de cent autres femmes, qui ne verra sans doute en elle qu'une femme de plus, trop froide à son gré, et bientôt dédaignée, si elle reste telle qu'elle est aujourd'hui ; trop précieuse, si elle se transforme, pour ne pas être jalousement asservie et torturée... Un homme, un de ces êtres dont je sais si bien les vices, et l'orgueil, et l'ingratitude et le mépris, viendra l'arracher de mon sein pour la dominer et la corrompre » (p. 180).

Par bonheur c'est Félix de T., l'ancien élève de Jacques qui « viendra ».

Elevé selon la nature, solidement instruit et nourri de raison, il aimera Agathe. Ce nouvel Emile et cette Sophie, jusqu'alors fort calme, mais fière et réfléchie, seront-ils heureux ? Il leur faudra compter, certes, avec les règles d'« un monde hypocrite et froid », avec les retombées de la « perversité et de la corruption ». Ces innocentes amours, Isidora-George le sait fort bien, peuvent n'être qu'un rêve.

Œuvre politique s'attachant à montrer que le sentiment, la vie conjugale et les mœurs en général sont conditionnés par le contexte social, **Isidora** est aussi une fable morale nuancée sur la relativité du sentiment, l'obligation de se masquer pour le vivre, la difficulté de concilier sentiment et dignité : l'amour exige le respect de la dignité, mais, que la vie soit ou non « naturelle » et dé-socialisée, la dignité est souvent mise à mal dans l'amour. L'on voit quelle infinité de questions pose ce roman trop oublié parce que peut-être mal construit, et néanmoins l'un des plus riches jamais écrits par George Sand, l'un de ceux où elle s'est sans doute le plus profondément livrée.

Aline ***ALQUIER***

NOTES

1. **Corresp.**, VII, n° 3266, l. à François, du 20 oct. 1845.
2. P. Reboul, **Errements littéraires et historiques**, PUF-Lille, 1979, 101-109.
3. **Isidora**, Michel Lévy frères, 1869, p. 146.
4. J.-J. Rousseau, **Sur les femmes, Essai sur les événements importants dont les femmes ont été la cause secrète** (fragments de 1735), **Œuvres complètes**, Pléiade, II, 1254, 1257.
5. B.N., Ms., Nafr., 13647.

JOSÉPHINE CALAMATTA (1817-1893) ÉLÈVE D'INGRES ET MÈRE (MÉCONNUE) DE LINA

Si le nom de Lina Calamatta, épouse de Maurice Sand, est désormais largement popularisé par les derniers tomes de la Correspondance de G. Sand, celui de Joséphine Calamatta, épouse en rupture de ban du père de Lina, est plus occulté. Elle fut pourtant une artiste-peintre de quelque renom et sa vie présente de passionnants contrastes.

*
* *

Le samedi 17 mai 1862 le mariage civil [1] de Maurice et Lina vient sceller quinze années d'amitié entre George Sand et le graveur italien Luigi Calamatta. La correspondance de la romancière ne donne aucun détail sur la cérémonie ; l'agenda, heureusement, nous conte avec humour, le déroulement de la journée :

« Grande date dans notre vie. Jour de soleil, Maurice est marié. On travaille toute la matinée à faire des bouquets. Je fais la couronne en fleurs du jardin. Elles sont rares en blanc. La pluie a fait une neige de pétales par terre, mais il faut grapiller partout pour une corolle entière. Enfin c'est réussi. Carabiac [Calamatta] fait un superbe bouquet de table. Le jardinier fait des petits jardins dans la salle à manger où l'on se marie.

Lina essaie, s'habille, se déshabille, enfin se rhabille. Elle est charmante, elle a l'air de faire sa première communion. Elle n'est pas trop émue. Monsieur l'adjoint lui donne ainsi qu'à moi, une grande envie de rire. Maurice est plus ému, et sérieux et heureux. Le mariage se fait à 4 heures, les portes ouvertes, tous les domestiques en toilette, et les ouvriers en tenue de travail. On dit **oui** d'un ton net. Après tout le monde s'embrasse. Je ris et je pleure. On va voir les dadas dans leur toilette neuve. On dîne gaîment, Duvernet, Ludre, Moulins, l'adjoint. On joue aux petits jeux, et on se retire de bonne heure. Manceau a fait l'ouverture et l'exhibition du cabinet de toilette de Lina. C'est un petit chef d'œuvre de confortable.

« Que Dieu soit avec nous, j'adore ma nouvelle fille ! »

Dimanche 18 mai (de la main de Manceau) :

« Rollinat arrive le matin. Madame va assez bien, Mme Maurice aussi. Temps gris. Déjeuner assez gai. Déménagement de la mariée, il paraît qu'on va et vient pas mal de fois, Mme Sand y comprise. On se prépare pour le **grrrand dîner** mais il manque plusieurs invités [2], et les convives se réduisent à 14, heureusement car il n'y a plus de places, il faut compter 3 **couverts pour une crinoline...** »

Trois grands absents à cette mémorable journée : Casimir Dudevant [3], Solange Clésinger-Sand [4] et Joséphine Calamatta, mère de la mariée.

Les biographes de George Sand n'ont pas cru devoir faire une place à cette dernière, pourtant alliée de la famille. Il est vrai que les documents relatifs à la belle-mère de Maurice, fragmentaires et dispersés [5] laissent sur sa vie de grandes zones d'ombre. Ils permettent toutefois — surtout en ce qui concerne les deux dernières décennies — de découvrir la richesse de sa nature d'artiste et de femme.

Joséphine Rochette naît à Paris le 1er mars 1817 [6], petite-fille du sculpteur Houdon dont la fille Antoinette a épousé l'archéologue Désiré Raoul Rochette, plus connu sous le nom de Raoul-Rochette, futur membre de l'Institut et secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Malgré de nombreuses séparations dues aux campagnes de recherches du savant, le couple semble avoir été très uni [7]. Nature pieuse, Madame Rochette a élevé ses deux filles [8] dans une atmosphère de haute spiritualité [9].

En 1839, Joséphine, élève de Ingres et H. Flandrin est fiancée à Luigi Calamatta, son aîné de 16 ans [10]. Le mariage est célébré le 1er décembre 1840. Le ménage réside à Bruxelles où Calamatta est professeur à l'Ecole Royale [11].

Leur fille unique Marcelline, dite Lina, naît en 1842 à Paris [12]. A cette époque, Joséphine, est régulièrement admise — malgré la sévérité du jury — à exposer au Salon [13].

Vers 1852, Joséphine abandonne son mari et sa fille. Il n'a pas été possible de retrouver le nom du remplaçant de Calamatta et l'on ignore la durée de cette liaison et si elle fut suivie d'autres écarts [14]. Désormais la jeune femme, indépendante, vivra à Paris de son art, plutôt difficilement. Lina est élevée par son père à Bruxelles, puis à Gênes et finalement à Milan où le graveur est nommé en 1860, professeur de gravure à l'Académie des Beaux-Arts.

George Sand et Calamatta se connaissent depuis 1837. Une amitié affectueuse les lie jusqu'à la mort de ce dernier en 1869. Les lettres de la romancière sont en grande partie perdues mais il n'est pas sans intérêt de noter que, parmi celles de la période 1840-1852 qui ont été retrouvées, il n'est fait qu'une seule fois mention de Joséphine — en février 1852 — alors que les deux femmes se sont certainement rencontrées, ne serait-ce qu'en 1845, quand l'artiste exécute le très beau portrait de Maurice.

Luigi Calamatta et Lina passent trois jours à Nohant en juin 1861 et l'on peut penser que George Sand, à la recherche de la bru idéale, a vu dans la jeune fille une épouse possible pour son fils. En 1862 les affaires sont rondement menées. George demande la main de Lina le 20 mars [15]. Calamatta ne voit que des avantages à cette union [16]. Joséphine en revanche, a sans doute émis des réserves touchant la différence d'âge des fiancés, la cohabitation imposée à Nohant et la présence aux côtés de George de son « chevalier-servant » Manceau. On en trouve l'écho dans la lettre adressée à l'avoué de Joséphine Calamatta [17] : « Je ne saurai trop répéter, Madame Calamatta ne doit pas oublier que sa fille fait un mariage admirable sous tous les rapports ; son cœur de mère lui dictera sa conduite, elle ne voudra pas qu'il soit dit et écrit qu'elle n'a rien voulu faire pour assurer l'avenir et le bonheur de son enfant. » En ce qui concerne le caractère strictement civil du mariage projeté, Joséphine, éloignée alors de toute pratique cultuelle, n'a vraisemblablement pas réagi. Madame Rochette par contre n'a pas caché sa déception et sa peine [18].

En moins de deux mois tout est réglé et Lina devient Madame Maurice Sand.

Le carnet d'enregistrement de George Sand montre qu'elle écrit de temps à autre à Joséphine [19]. Les deux belles-mères se rencontrent lors des séjours parisiens de la romancière. George intervient avec discrétion pour procurer des travaux à Joséphine [20], ou obtenir qu'un de ses tableaux soit mis en bonne place dans une exposition [21].

Après le mariage, les rapports de Joséphine et de Lina deviennent confiants. Les lettres de Lina ont disparu, mais celles de Joséphine montrent sa profonde tendresse pour sa fille. En particulier, en 1869, après la mort de Luigi Calamatta, elle trouve les mots qui apaisent le profond chagrin de la jeune

Joséphine Raoul-Rochette
avant son mariage avec Calamatta,
par Ingres

Maurice Sand,
par Joséphine Calamatta

Lina Calamatta,
Par Joséphine Calamatta

Plaque sur la maison de Palaiseau
inaugurée le 5 octobre 1986

Palaiseau 5 octobre 1986
G. Lubin, Mme et M. Baumgartner
photos Chevereau

femme [22]. Quand une tension se manifeste entre Lina et Maurice, elle sait avec sagesse, calmer sa fille et lui conseiller la patience [23]. En une occasion cependant, elle sort de sa réserve et provoque une explication avec George Sand en séjour à Paris [24]. Joséphine fait part de cet entretien à Lina, le 25 juin 1874 [25] : « ... elle m'a fait d'abord comme toujours un grand éloge de toi, de ton caractère aimable et gai : elle m'a dit que Maurice s'attachait à toi chaque jour davantage, que tu étais toute sa joie, tout son bonheur et quoique froid en apparence, il était au fond du cœur profondément tendre et attaché. Eh puis, a-t-elle ajouté, il est très chaste : il n'aime pas devant les autres, même devant moi, montrer sa tendresse de mari... ». Joséphine est persuadée que George s'illusionne sur les sentiments de son fils et qu'elle veut ignorer les difficultés du couple.

Des nuages assombrissent parfois les rapports de la mère et de la fille quand des problèmes d'ordre financier entrent en jeu. Joséphine ne ressent pas la position inconfortable de Lina à Nohant. Epousée sans dot, la jeune femme a pleinement conscience que la vie matérielle de son foyer est à la charge de sa belle-mère et sa fierté en souffre. Joséphine ne dispose pour sa part que de revenus modestes.

Au moment du règlement de la succession de Calamatta, en 1872, oubliant son abandon du foyer conjugal en 1852, elle s'estime lésée et se plaint auprès de l'avoué de George Sand des manœuvres de Maurice tendant à avantager Lina à son détriment [26]. Six ans plus tard, l'ouverture du testament de Mme Rochette relance la polémique : Joséphine qui se considère comme spoliée au profit de son neveu rend Lina responsable [27] d'être « aussi déshéritée que possible... » et, dit-elle : « cela à cause de toi, et de la manière dont tu t'es conduite envers moi, lors de la succession de ton père... C'est dur pour moi d'être privée ainsi de ce que je devais considérer comme ma juste part et cela, après que j'ai déjà été déshéritée par toi de ce qui m'appartient légitimement... tu perdras encore plus que moi, car je ne tenais pas à la fortune et la part qui te reviendra sera bien minime en compensation de tout ce que tu aurais pu avoir ».

Si Joséphine proclame son désintéressement vis-à-vis des biens, elle ne cherche pas à cacher son orgueil d'artiste. Quand Lina envisage la publication — sous la plume de George Sand — d'une biographie de son père [28], elle se montre réticente et écrit à sa fille : « Il n'y a eu dans la vie de ton père, aucune de ces péripéties qui excitent la curiosité ou l'intérêt... Je ne vois aucun détail saillant, aucune action d'éclat, aucun mot à citer, aucun fait original à relater... Ce n'était après tout qu'un graveur de mérite, sans doute, mais enfin un graveur n'est jamais qu'un artiste de second ordre, parce qu'il n'est qu'un copiste » [29]. Trois jours après, elle revient à la charge et demande que cette biographie ne paraisse qu'après sa mort, afin que son nom à elle, ne soit pas jeté en pâture au public [30].

Le retour de Joséphine à la pratique religieuse se situe dans les années 1881-1882. C'est l'abbé Huvelin, l'un des plus célèbres confesseurs de Paris, qui prend en main cette pénitente dont il décèle l'exceptionnelle qualité d'âme. L'abbé dirige la néophyte en 1883 vers la Très Révérende Mère Anne de Saint-François-de-Sales, supérieure générale de l'Ordre de l'Adoration Réparatrice [31]. Joséphine est consacrée comme agrégée en juin 1884. Elle fait l'objet de cette appréciation : « Peintre artiste, s'est donnée à l'Œuvre après une conversion admirable et depuis n'a pas cessé de donner des marques de son attachement à sa vocation. Ame ardente, profondément humble et reconnaissante des miséricordes de Dieu à son égard... » [32]. Contrairement aux allégations de Karénine [33] on ne peut reprocher à Joséphine d'avoir, par son intransigeance religieuse fait

« souffrir » Luigi et Lina, sa redécouverte de la foi n'étant intervenue qu'après la mort du graveur et le mariage de sa fille. On ne peut également la taxer de bigotterie, car ce travers était vertement combattu par l'abbé Huvelin [34], mais son entrée en religion l'amène évidemment à reconsidérer son attitude vis-à-vis des siens. Dans une lettre à Lina du 21 juin 1885 [35] concernant les cérémonies prévues en Italie pour le transfert du corps de Calamatta, de Milan à Civita-Vecchia, sa ville natale, elle déclare : « Je souffre de voir cet enterrement sans une prière, sans une pensée vers son âme... moi qui ne passe pas un jour sans prier pour lui et sans essayer de consoler peut-être cet esprit en peine en lui montrant un souvenir tendre et vrai... »

La santé de Joséphine se dégrade à partir de 1891 ; après quelques semaines de maladie elle s'éteint à Paris le 10 décembre 1893.

Le testament rédigé le 1er janvier 1891 [36] ne laisse à Lina qu'une somme modique : l'héritage de Mme Rochette a été converti en une rente viagère et celui de son cousin Villermay a été donné aux pauvres [37]. On lit dans ce document : « Je regrette amèrement les fautes de ma vie passée, les mauvais exemples que j'ai donnés et j'en demande pardon du fond du cœur, à Dieu d'abord, puis à ma famille et à tous ceux qui en ont été les témoins ou qui ont pu en souffrir : je recommande à Dieu, ma fille, mes petites-filles et mes petits gendres [38]... dès aujourd'hui j'accepte la mort, telle qu'il plaira à Dieu de me l'envoyer, n'ayant pas d'autre volonté, ni d'autre désir en ce monde que de me conformer à ce qu'il décidera de moi. »

Joséphine est enterrée dans son habit de moniale, au cimetière Montparnasse [39] après la cérémonie religieuse en l'église de la Trinité, sa paroisse.

Joséphine n'a fait que de rares apparitions à Nohant. Pourtant sa mémoire y est présente car elle a fait don d'une cloche à l'église du village, en remplacement de l'ancienne, fêlée, qui refusait tout service. La cérémonie de consécration eut lieu le 9 septembre 1894, présidée par l'abbé Mugnier, ami de la famille Sand, en présence de l'abbé Villemont, curé de Nohant au temps de George Sand. Le parrain de la cloche, l'abbé Huvelin, malade, ne put venir bénir sa filleule « La Joséphine », qui porte gravée sur ses flancs : « Mon parrain est M. l'abbé Henri Huvelin » suivi de la mention « En mémoire de ma donatrice Joséphine Calamatta ». Lina a également exécuté les dernières volontés de sa mère en offrant au sanctuaire son prie-dieu et sa toile « Ecce Homo », tous deux aujourd'hui disparus [40].

Les œuvres picturales de l'artiste sont actuellement dispersées et le recensement en est pratiquement impossible. Lors de l'exposition « Raphaël et l'Art français » au Grand Palais, le musée Ingres de Montauban a prêté la « Sainte Cécile » de Joséphine Calamatta qui fait partie de sa collection. Le critique Jean-Pierre Cuzin écrit dans le catalogue, page 85 : « Cette artiste mal connue épousa Luigi Calamatta (1801-1869) le graveur élève d'Ingres, et fut son élève et celui de H. Flandrin. Elle peignit des sujets religieux [41] ou allégoriques et des portraits dans un style marqué par l'ingrisme, avec des recherches vers le suave ou l'étrange qui dénotent une intéressante personnalité... Un de ses derniers tableaux — 1890 coll. part. — Une Vierge en Assomption, tente une curieuse synthèse entre la Vierge Sixtine de Raphaël et les Immaculées de Murillo... ».

C'est là un hommage tardif à une artiste qui n'eut de son vivant qu'un succès modeste et dont le nom serait peut-être totalement tombé dans l'oubli n'était la qualité de l'œuvre de son mari, le graveur Luigi Calamatta, dont elle s'était volontairement séparée.

Son existence présente une certaine ressemblance avec celle de George

Sand ; comme elle, elle eut le courage de braver l'opinion en rompant un lien conjugal qui lui pesait et d'assurer son indépendance sociale et matérielle en vivant de son art. Leurs destinées se sont croisées, mais n'ont pas dépassé le stade des relations imposées par l'alliance de leurs enfants.

Quand vient l'âge, leurs routes s'inscrivent sur deux plans parallèles. George, aïeule comblée, entourée des siens, vit ses dernières années dans la sérénité d'un christianisme « personnel » a-ritualiste et pratiquement a-dogmatique. Joséphine, seule dans la vie, trouve son refuge dans la rigueur d'une règle monastique et consacre son existence à la pénitence et à la prière. Au cimetière Montparnasse, non loin du caveau des Sœurs de l'Adoration Réparatrice, une croix porte l'inscription :

Anne Joséphine Cécile
RAOUL ROCHETTE
Veuve CALAMATTA
en religion sœur Marie-Joseph de la Miséricorde
PRIEZ POUR ELLE
1817-1893

Anne CHEVEREAU

1. Le mariage religieux n'interviendra que deux ans plus tard après la conversion du jeune méniage au protestantisme.

2. Il est possible que des invités, choqués par l'absence de consécration religieuse aient manifesté leur désapprobation en refusant de s'associer à la cérémonie.

3. Casimir était venu à Nohant pour le mariage de Solange en 1847. En 1862 il envoie son consentement. Maurice et Lina lui rendront visite en juillet 1862.

4. Depuis le début de l'année, Solange a cessé toutes relations avec sa mère et son frère sans fournir d'explication.

5. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris : **Fonds Sand**, dossiers J et H ; Service de documentation des Musées du Louvre et Orsay ; Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale ; Correspondance édition Georges Lubin ; Agenda 1862 — BN, ms., 24824 N. a fr., Musée Ingres de Montauban ; Musée des Beaux-Arts de Saintes ; Sœurs de l'Adoration Réparatrice, 39, rue Gay-Lussac Paris 5e ; **Journal** des Goncourt, Fasquelle Flammarion, 1956.

6. Baptisée le 2 mars à Saint-Germain-des-Prés.

7. **BHVP, J 15.** Dans son testament Raoul Rochette rend un vibrant hommage à sa femme et à ses beaux-parents, 2 septembre 1846.

8. Joséphine avait une sœur aînée : Antoinette, Ange, Désirée, dite Angéline, née le 22 juin 1814, décédée le 3 janvier 1874.

9. Raoul Rochette lui-même exprime dans une de ses lettres son intérêt pour la formation religieuse de Joséphine. **BHVP, J 10.** Dans son testament il récuse les discours officiels et ne veut que « les prières de l'Eglise... ».

10. Rochette écrit à son futur gendre, en parlant des travaux de Joséphine : « elle est pleine de bonne volonté » **BHVP, J 12**, 27 septembre 1839.

11. Graveur de talent reconnu puisqu'il est déjà chevalier de la Légion d'honneur. Il reçoit à Bruxelles l'ordre de Léopold.

12. Baptisée le 28 juin à N.-D. des Victoires. Parrain : Ingres. Marraine : Madame Rochette.

13. Ingres intervient pour que le jury montre plus de modération dans le choix des exposants : Lettre de Raoul-Rochette aux Calamatta : **BHVP, J 8**, 10 mars 1842. Dans une autre lettre aux mêmes, le savant déplore la mainmise de l'Etat sur l'Académie. **BHVP, J 9** (s.d.). En 1842 Joséphine reçoit la médaille d'or de Ire classe à Bruxelles, sa première distinction.

14. Cette liaison fit un certain bruit puisque Edmond de Goncourt pouvait écrire le 8 octobre 1894 : « On me contait aujourd'hui que la grand-mère de la petite Sand (Aurore, fille de Maurice et Lina) mariée au fils Lauth, eut pour époux un graveur toqué qui s'habillait en rose et qu'elle l'avait quitté pour suivre un jeune homme qui s'habillait comme tout le monde et qu'elle

avait gardé jusqu'à sa mort, sans le faire refaire, le matelas sur lequel elle avait été très heureuse » (Journal, tome IV p. 643).

15. Corr., XVI p. 855.

16. Les lettres échangées entre George Sand et Calamatta concernant le mariage et certainement ses aspects financiers n'ont pas été retrouvées. Auraient-elles été détruites par les intéressés ?...

17. BHVP, H 89, 14 mai 1862. Copie, signature illisible, mais la teneur du texte ne laisse aucun doute. Il s'agit d'un familier de Nohant, juriste. Lettre envoyée à Me Tandeau de Marsac, avoué de Joséphine en réponse à l'envoi d'une procuration en blanc pour le mariage.

18. BHVP, J 5, autographe, sans date, antérieure à la naissance de Marc-Antoine, premier enfant de Maurice et Lina.

19. Ces lettres n'ont pas été retrouvées.

20. Corr., XVIII, à Edouard Rodriguès, 28 décembre 1863, p. 170.

21. BHVP, H 78. Lettre autographe de remerciement de Joséphine à George Sand, 2 mai 1876.

22. BHVP, H 70, 13 mars 1869.

23. BHVP, J 286, 21 juin 1885.

24. L'Agenda de George étant interrompu du 17 au 25 juin 1874, on ne connaît pas les réactions de la romancière à cette « mise au point ».

25. BHVP, H 76.

26. BHVP, dossiers H 84 à 87. Deux lettres de Joséphine, 16 (?) et 24 avril et deux de Me Ludre Gabillaud, 22 et 26 avril 1872. Avant de mourir, Luigi Calamatta avait chargé un ami de remettre à Lina des valeurs, hors testament. Joséphine, qui avait d'abord accepté le fait accompli, change d'avis en 1872 et, par l'intermédiaire de son avoué, réclame à Maurice la part qu'elle estime devoir lui revenir.

27. BHVP, H 119, 18 avril 1878. A noter la concordance des dates entre les réclamations de Joséphine à Ludre Gabillaud et l'établissement du testament de Mme Rochette : 15 avril 1872. Ce dernier ne sera jamais modifié. Le nom de Lina n'est pas mentionné.

28. Calamatta en avait réuni les éléments de son vivant.

29. BHVP, H 74, 16 février 1874.

30. BHVP, H 75, 19 février 1874.

31. Tiers Ordre Régulier, dépendant du Carmel tout en restant autonome, voué à l'adoration et à la pénitence.

32. Cinq ans plus tard, en 1889, le jugement est plus nuancé : « Ame ardente, trop passionnée pour arriver encore — peut-être jamais — à se laisser réduire au petit train d'une régularité persistante... » Archives de l'Ordre.

33. Karénine, IV, p. 421.

34. Ce dernier avait, en effet, en horreur ce type de croyante dont il disait : « Si on les tordait, ce serait comme un drap de mort, il n'en sortirait que trois gouttes d'eau bénite. » Marie-Thérèse Louis-Lebvre : Ecrits spirituels et paroles de l'abbé Huvelin, Lethielleux, 1959.

35. BHVP, J 286.

36. BHVP, J 295.

37. Joséphine espère que Lina approuvera son geste.

38. Maurice est décédé. Il s'agit de Frédéric Lauth et Roméo Palazzi, époux d'Aurore et Gabrielle Dudevant-Sand.

39. Cimetière Montparnasse ; 25e division, 2e ligne, n° 18.

40. Revue La Gerbaude, janvier-février 1950, n° 9.

41. Même pendant sa période d'indifférence religieuse, sans doute sous l'influence de Flandrin : à cette époque, du reste, l'art sacré avait une clientèle assurée.

GEORGE SAND ET LES SIENS VUS PAR MARIE D'AGOULT

C'est à un hasard (heureux d'ailleurs !) que je dois d'avoir déniché sur les rayons de la Bibliothèque municipale de mon quartier, les **Mémoires de Madame d'Agoult (Daniel Stern) 1833-1854,** publiés aux Editions Balzac, Calmann-Lévy éditeurs, avec une introduction de Daniel Ollivier.

J'y ai trouvé, sous la plume de la belle et intelligente comtesse, des évocations de George Sand, de Solange, de Maurice, que j'ai savourées avec autant de plaisir que d'intérêt. Il est probable que les éminents Sandistes qui peuplent notre association connaissent de longue date des pages que, néophyte attardée, je viens seulement de découvrir. Certains d'entre eux apprécieront peut-être néanmoins cette occasion de les relire. Occasion qui s'impose dans une année Liszt !

Mais si un même amour pour George Sand nous rassemble au sein de notre sympathique association, nous sommes loin, je crois — et c'est heureux ! — d'avoir atteint un niveau identique de connaissances : certains d'entre nous ont dévoré toute la correspondance parue ; d'autres ne l'ont lue que partiellement et avec un enthousiasme mitigé ; d'autres ont abordé George Sand par le biais de certains de ses romans ; d'autres enfin ont préféré faire confiance à ses biographes. Il y a aussi tous ceux qui se trouvent parmi nous d'instinct, par intuition, fascination. C'est ainsi que les Amis de George Sand composent, à l'image de la romancière elle-même, un milieu aussi divers que riche.

C'est pourquoi il m'a semblé que ces pages, que lui a consacrées une autre femme célèbre, qui vécut à la même époque, évolua dans un milieu social somme toute comparable, partagea des passions, des idéaux assez voisins, qui, de surcroît, fut un temps son amie, pouvaient intéresser aussi quelques néophytes... comme moi un peu attardés ! Je vous les livre donc bien volontiers.

Jeannine GRINBERG-VERGONJEANNE

SOLANGE « A QUI LES DIEUX SOURIENT »

« ... Solange est une belle fille, admirablement proportionnée, elle est alerte, vigoureuse, pleine de grâce dans sa force. Quand le vent joue dans ses longs cheveux blonds qui retombent en boucles naturelles sur ses épaules romaines, et que les rayons du soleil illuminent son visage éclatant de blancheur et d'un splendide incarnat, il me semble voir une jeune hamadryade, échappée à ses forêts, à qui les dieux sourient et dont les oiseaux, les insectes, les plantes, les fleurs saluent le passage. Ame aussi forte que son corps ; intelligence qui paraît propre aux sciences exactes ; cœur aimant, caractère passionné, indomptable, Solange est destinée à l'absolu dans le bien ou dans le mal. Sa vie sera pleine de luttes, de combats. Elle ne se pliera pas aux règles communes ; il y aura de la grandeur dans ses fautes, de la sublimité dans ses vertus » (p. 82).

MAURICE, GARÇON TRANQUILLE

« ... Maurice Sand me paraît former avec sa sœur une antithèse vivante. Ce sera l'homme du bon sens, de la règle, des vertus commodes. Sa personnalité dominera sa vie ; il y aura de la réflexion jusque dans ses affections qui seront d'ailleurs en petit nombre. Il aura du goût pour les plaisirs tranquilles et pour la vie de propriétaire, à moins qu'un talent transcendant ne le jette dans la vie artistique, ce qui est très possible » (p. 82-83).

GEORGE ET LA MUSIQUE

« ... Le matin, George me parlait des sons du Nord et du Midi, des bruits d'hiver et d'été ; elle faisait une observation très simple en apparence mais qui, je crois, n'a pas encore été faite, c'est que le vent d'été qui vient mourir dans les feuilles ne saurait avoir le sifflement aigu du vent qui se brise contre des troncs desséchés ; c'est que l'eau qui filtre à travers des massifs et des herbes vertes ne peut avoir le même murmure que celle qui court entre deux rives dénudées. Elle pensait qu'on pouvait étendre et généraliser ces observations et qu'on arriverait probablement à trouver dans la réalité les premières bases de la musique qu'on n'y voit encore que poétiquement. Ces observations ne pouvaient, ajoutait-elle être faites par des hommes occupés à remuer des idées : un rêveur, un poète amoureux de la nature, pourrait seul assez songer, assez écouter pour arriver à un résultat ; encore faudrait-il qu'il fût musicien... Je ne sais ce qui adviendra de cette idée jetée au hasard ; je ne sais s'il sera donné à l'homme de pénétrer dans les secrets de la création, de découvrir la loi des sons, des couleurs, des parfums. La vie de l'homme est bien courte, mais peut-être l'humanité est-elle destinée à s'avancer jusqu'à la claire vue du triangle lumineux, jusqu'à la compréhension de la nature, jusqu'à ce que par cette compréhension, l'homme soit en Dieu et Dieu en lui, car Dieu c'est peut-être la vie ayant conscience d'elle-même... » (p. 74-75).

SAND ET LAMENNAIS

« ... Il (l'abbé de Lamennais) n'a point été habile avec George ; il n'a point deviné qu'elle venait à lui, disposée à se donner complètement, à se dévouer en aveugle à ses opinions, à se faire en quelque sorte le manœuvre de sa pensée. Il n'a pas senti qu'il allait donner son impulsion à l'écrivain le plus capable de populariser ses idées en les présentant sous une forme moins austère et plus entraînante. Il s'est approché d'elle avec hésitation : il a répondu avec mesure et politesse à des élans de cœur ; enfin en contrariant ses croyances, il ne s'est pas donné la peine de la convertir aux siennes. Aussi, la fameuse alliance dont on a tant parlé a-t-elle été plus apparente que réelle. Ces deux forces qui, réunies, eussent exercé une si grande action, ces deux intelligences, qui, en se modifiant l'une par l'autre, eussent approché la vérité autant peut-être qu'il est donné à l'homme d'en approcher, resteront incomplètes et perdront, isolées, une partie de la puissance que, réunies, elles eussent eu sur leur époque » (p. 84).

« GEORGE LA FAIBLE FEMME »...

« ... Mon séjour à Nohant m'a été bon. L'enjouement de George, bien qu'il me soit peu sympathique, a néanmoins développé en moi cette pauvre bosse de la gaieté, si peu visible à mon front. Elle a aussi agrandi en moi le sens poétique et par conséquent donné l'essor à de nouvelles facultés de jouir ; puis mon sentiment individuel s'est raffermi. D'une extrême défiance, j'ai passé à une plus juste appréciation de ma valeur personnelle ; et s'il n'est pas bon de nourrir une trop haute opinion de soi, il est très nuisible d'en avoir une trop humble. Je me suis convaincue d'ailleurs qu'il n'y a pas d'abîmes entre un individu et un autre, que les intelligences ne sont pas après tout, si disproportionnées, et que telle qualité de cœur, telle supériorité de caractère rétablissent souvent l'équilibre entre deux individus dont l'un paraissait devoir dominer l'autre à une plus grande hauteur. Le dirai-je en deux mots ? Il ne m'a pas été inutile de voir, à côté de George le grand poète, George l'enfant indompté, George la faible femme jusque dans son audace, mobile dans ses sentiments, dans ses opinions, illogique dans sa vie toujours influencée par le hasard des choses, rarement dirigée par la raison et l'expérience. J'ai reconnu combien il avait été puéril à moi de croire (et cette pensée m'avait souvent abreuvée de tristesse), qu'elle seule eût pu donner à la vie de Franz toute son extension, que j'avais été une malheureuse entrave entre deux destinées faites pour se confondre et se compléter l'une par l'autre » (p. 96-97).

... ET LA « FORCE TRANQUILLE »

« ... Madame Aurore Dudevant, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son talent, sous un pseudonyme viril qui longtemps excita et troubla la curiosité, venait de publier ses premiers romans. C'était encore la révolte contre la société, sous une autre forme. Le cri de la femme contre la tyrannie de l'homme, la révolte contre le mariage indissoluble ; Lélia, la superbe, maudissait l'amour. La lecture de ces livres, dans l'état de mes esprits, dans le trouble de la passion, m'avait troublée comme tant d'autres. L'étrangeté, le mystère ajoutaient beaucoup à l'admiration. On se contait de cette jeune femme mille histoires byroniennes. Elle portait des vêtements d'homme, fumait ; intrépide amazone, elle parcourait les lieux sauvages, les forêts ; elle conspirait aussi, murmurait-on ; elle fréquentait les conciliabules républicains. Etait-ce un homme, une femme, un ange, un démon ? Venait-elle comme sa Lélia du « Ciel ou de l'Enfer » ?

J'avais lu comme tout le monde ses romans étranges et mon admiration était grande pour leur auteur. Aussi fus-je très agréablement surprise en apprenant qu'elle désirait me connaître. Elle avait appris par Franz, que M. de Musset lui avait présenté, que j'étais à la veille de quitter la France et pourquoi. Une si grande hardiesse de passion lui avait paru extraordinaire ; elle était à cette époque curieuse de toutes les individualités. Franz nous fit dîner ensemble chez sa mère. Notre entrevue fut très singulière...

Adolphe Picter, qui nous vit plus tard ensemble, a marqué le contraste entre nous dans sa **Course à Chamonix.** Ce contraste était aussi complet qu'il est possible à un artiste de l'imaginer. Madame Sand était de très petite taille et paraissait plus petite encore dans les vêtements d'homme qu'elle portait avec aisance et non sans une certaine grâce de jeunesse virile. Ni le développement du buste, ni la saillie des hanches ne trahissaient en elle le sexe féminin.

La redingote en velours noir qui lui serrait la taille, les bottes à talons qui chaussaient son petit pied très cambré, la cravate qui serrait son cou rond et plein, son chapeau masculin, quand elle le posait cavalièrement sur les touffes épaisses de sa chevelure courte, ne gênaient en rien la liberté de son allure, ni la franchise de son maintien qui donnaient l'idée d'une force tranquille. Sa tête, d'un galbe très pur, était de proportion plus belle, plus grande, plus noble que son corps. Son œil noir, comme sa chevelure, avait dans sa beauté quelque chose de très étrange. Il paraissait voir sans regarder et, bien que très puissant, ne laissait rien pénétrer ; un calme qui inquiétait, quelque chose de froid comme on se figure le sphinx antique. Le front était bien modelé, ni trop haut, ni trop bas. Le bas du visage ne correspondait pas à la noblesse du haut.

Elle fut pour moi d'une grande prévenance, me pria de la venir voir, me promit de me rendre ma visite à Genève, si j'y étais encore quand ses affaires n'exigeraient plus sa présence (le procès en séparation avec M. Dudevant qui s'allait plaider) me demanda la permission de me dédier le roman qu'elle achevait en ce moment (**Simon**, 1836) et me demanda de lui écrire.

Elle-même a décrit dans ses **Lettres d'un voyageur** où elle me donne le nom d'« Arabella », les huit jours que nous passâmes ensemble à Chamonix. Ce qu'elle n'a pu dire, c'est l'impression qu'elle fit sur moi. Phénomène étrange ! J'éprouvais comme pour l'abbé Lamennais quelque chose qui m'attirait et quelque chose qui m'éloignait, une vive admiration pour ce génie, une sorte d'effroi. Mais elle aussi était trop catholique même dans sa révolte, un être trop exclusivement d'imagination, une organisation trop exceptionnelle. Elle non plus ne se livra pas. Je n'eus jamais sa confiance mais elle m'encouragea beaucoup aussi à écrire : « Vous avez envie d'écrire, m'écrivait-elle, eh bien! écrivez ! » Elle développa en moi l'amour de la nature et le sens poétique des choses et, par ses louanges, m'ôta une partie de la défiance que j'avais de moi-même.

Elle me fit connaître ses amis républicains. Elle me fit scruter, sonder beaucoup plus que je ne l'avais fait, les mystères de mon propre cœur ; elle m'aida à me connaître moi-même, à m'analyser.

Au commencement de l'année 1837, au moment où j'allais descendre en Italie, le choléra ayant éclaté, elle m'écrivit pour me demander avec la plus aimable insistance de venir à Nohant. J'y passai trois mois d'une vie très contemplative. Nous montâmes à cheval ensemble dans ces « traînes » de la Vallée Noire qu'elle a si bien décrits [sic]. Ses deux enfants étaient là. Solange portait aussi des vêtements de garçon.

De belles lectures, des entretiens élevés, l'astronomie, la botanique, la musique qu'elle aimait passionnément.

Des dissertations sur l'abolition de la peine de mort, sur toutes les idées qu'on appelait alors humanitaires, sur la République.

Ces trois mois restèrent un souvenir très poétique dans ma vie. On voulait tout réformer... le théâtre, la poésie, la musique, la religion, la société. Tout cela était fébrile, maladif, mais généreux.

Quelle exaltation pour l'imagination, pour toutes les facultés ! L'amour du peuple, des humbles, des souffrants, du christianisme qui ne voulait plus attendre la vie future (p. 207-210).

LA FAMILLE SAND ET LES HONNEURS OFFICIELS

Bien que son talent ait été consacré très tôt par ses pairs en littérature et par un vaste public, George Sand, on le sait, dédaigna toute sa vie les honneurs officiels. Quand l'Académie française lui refuse son grand prix en 1861, elle ne montre aucune acrimonie ; lors de la parution d'une brochure anonyme [1] **Les femmes à l'Académie**, qui veut réparer en sa faveur « une vieille et insoutenable injustice », elle répond par un opuscule : **Pourquoi les femmes à l'Académie ?**, qui est une fin de non-recevoir catégorique [2].

En juin 1865, la Légion d'honneur est attribuée au peintre Rosa Bonheur, et le prince Napoléon Jérôme, estimant que George Sand mérite plus qu'une autre le ruban rouge conseille à son amie de n'accepter que le grade de commandeur : elle réplique vertement qu'elle ne veut « rien sous aucun gouvernement », et, précise-t-elle, « je l'ai dit à tous ceux qui pouvaient le faire savoir. Donc on ne m'offrira rien, quand même on aurait l'intention de m'offrir, ce qui n'est pas, car on eût commencé par moi, et non par une artiste dont le talent est très secondaire [3] ». George laisse percer en l'occurrence une pointe de dépit et l'on peut penser qu'il ne lui aurait pas déplu d'être proposée pour cette distinction afin d'avoir la satisfaction de la refuser.

La femme de lettres au faîte de sa gloire qui déclare ne pas attacher de prix à l'Ordre national, a toujours ignoré la démarche que fit sa grand-mère pour que soit remise à la petite Aurore Dupin, âgée de cinq ans, une décoration attribuée à son père.

En 1809, le roi de Saxe Frédéric-Auguste Ier [4] vient passer quelques semaines à Paris. Marie-Aurore Dupin lui adresse cette supplique [5] :

« *Sire,*

Depuis votre arrivée à Paris, j'ai tenté et épuisé tous les moyens d'obtenir de Votre Majesté une faveur que j'espérais ne m'être pas refusée. Vous eûtes la bonté, il y a dix-huit mois, d'admettre au nombre des chevaliers de Saint-Henri mon fils Maurice Du Pin, petit-fils du Maréchal de Saxe, aide-de-camp du roi de Naples. Son service, son absence et l'affreux malheur qui me l'a enlevé ont empêché qu'il ne reçut sa croix des mains de M. le baron de Senft, votre ministre à Paris. Mon fils n'a laissé qu'une fille unique à qui je désire conserver la mémoire de cette faveur ; je veux en orner son écusson, en décorer le tombeau de mon enfant. Je n'ai aucune preuve à montrer, aucun droit apparent de son admission dans cet ordre ; une permission, un mot écrit par le ministre de Votre Majesté est la grâce que je sollicite. Les bontés constantes dont la Maison de Saxe m'a honorée depuis ma naissance m'ont donné la confiance, Sire, de vous importuner de mes vœux actuels. Je n'ose manifester celui de me présenter devant Votre Majesté.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, de Votre Majesté la très humble et très obéissante servante.

Aurore Du Pin, fille du Maréchal de Saxe. »

George Sand ne fut l'objet d'aucune distinction, mais elle sut user de son prestige pour faire obtenir le ruban rouge à son fils. Le 15 mars 1860, elle fait parvenir à Alfred Arago, inspecteur général des Beaux-Arts, un curriculum

vitæ très détaillé : Maurice y est présenté comme un « écrivain et peintre distingué », un « savant en histoire naturelle », un spécialiste « de l'histoire du théâtre... ». La romancière s'étend longuement sur les qualités de son fils et affirme à son correspondant que jamais il ne se sera « intéressé à un homme plus honorable, plus chercheur, et soit dit entre nous, à un meilleur fils »[6]. Deux jours plus tard, le décret paraît et George, alors à Paris, en est avisée le jour même[7]. Elle a dû, pour activer la procédure, faire intervenir le prince Napoléon Jérôme à qui elle adresse ses remerciements : « *C'est à vous que je dois cette joie de famille et la manière bonne et gracieuse dont vous faites les choses leur donne encore plus de prix. Je suis heureuse d'avoir une raison de plus de vous aimer et je vous prie d'exprimer à l'empereur ma reconnaissance maternelle*[8]. »

A son tour, en 1869, Casimir Dudevant ressent l'impérieux désir de porter une décoration. Il s'adresse directement à Napoléon III :

« *Sire,*

Après avoir déposé aux pieds de Votre Majesté l'hommage de mon dévouement et de ma respectueuse fidélité, j'ai l'honneur de vous exposer ce qui suit :

Je suis le fils de M. François Dudevant, colonel sous le premier Empire, créé baron par Napoléon Ier, membre du Corps législatif, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

Sorti officier de l'école de Saint-Cyr en 1815, au retour de l'île d'Elbe, j'ai eu l'honneur de faire partie de l'armée de la Loire. Depuis rentré dans la vie privée, j'ai rempli pendant quarante ans les fonctions de maire soit à Nohant (Indre), soit à Pompiey (Lot-et-Garonne). Il y a quelques années, j'ai été honoré de la médaille de Sainte-Hélène.

Pendant cette période de quarante années passées à l'administration de deux communes, j'ai servi avec dévouement et honneur les différents pouvoirs qui ont régi la France ; mais par les souvenirs et les inclinations naturelles, je suis demeuré invariablement attaché à la dynastie impériale, et n'ai cessé d'appeler son retour de tous mes vœux.

Sire, jusqu'à présent je n'ai rien sollicité pour les services que je peux avoir rendus à mon pays ; mais au moment où Votre Majesté annonce qu'Elle veut célébrer dignement le jubilé national du centenaire du glorieux fondateur de votre dynastie, en répandant un peu de bien-être sur les vieux compagnons d'armes de l'Empereur, au moment où la France convoquée dans ses comices, va ratifier, en 1869, ce qu'elle a fait en 1851 par une manifestation si éclatante et à laquelle je suis fier d'avoir pris part, j'ai pensé que l'heure était venue de m'adresser au cœur de Votre Majesté pour en obtenir la récompense honorifique que je crois avoir méritée.

Sur le soir de mes jours j'ambitionne la croix de la Légion d'honneur. C'est là, la faveur suprême que je sollicite de votre magnificence impériale.

En demandant cette récompense, je m'appuie non seulement sur mes services, depuis 1815, au pays et au pouvoir établi, services sans éclats, insuffisants peut-être, mais encore sur les éminents services rendus par mon père depuis 1792 jusqu'au retour de l'île d'Elbe.

Bien plus, j'ose encore invoquer des malheurs domestiques qui appartiennent à l'histoire. Marié à Lucile Dupin, connue dans le monde littéraire sous le nom de George Sand, j'ai été cruellement éprouvé dans mes affections d'époux et de père, et j'ai la confiance d'avoir mérité le sympathique intérêt

de tous ceux qui ont suivi les événements lugubres qui ont signalé cette partie de mon existence.

Sire, je n'ai plus aujourd'hui à mettre au service de l'Empereur et de la France des lumières et des forces que l'âge, les infirmités et les malheurs m'ont retirées à jamais, mais je conserve dans le cœur un patriotisme que les années n'ont pas affaibli, et un attachement inaltérable à votre Auguste Personne et à votre dynastie.

C'est dans ces sentiments que j'ai la confiance que Votre Majesté accueillera avec faveur mon humble requête.

J'ai l'honneur d'être, Sire, de Votre Majesté, le très fidèle sujet.

Dudevant,

Barbaste (Lot-et-Garonne), le 16 mai 1869. »

Bien entendu Casimir ne reçut jamais la décoration sollicitée mais l'Empereur conserva cette demande originale dans son cabinet « à portée de la main pour en divertir quelques visiteurs... C'est sans nul doute, depuis l'instauration de l'ordre par le Premier Consul, le seul candidat au ruban rouge qui ait mis en avant la qualité de mari trompé... » [9].

La dernière descendante directe de la romancière, sa petite-fille Aurore Lauth-Sand, fut élevée au grade d'officier de la Légion d'honneur pour avoir consacré sa vie à la défense de la mémoire de sa grand-mère.

Anne CHEVEREAU

1. Signée de deux initiales J. et S. L'auteur a été identifié par Georges Lubin comme étant Jules Simonet, professeur à l'Ecole de Commerce.
2. Questions d'Art et de Littérature, p. 328-330, Calmann-Lévy, 1878.
3. Corr., XIX, à Maurice Sand, 23 juin 1865, p. 255.
4. Frédéric-Auguste Ier, 1750-1827, roi de Saxe 1807-1827.
5. Lettre non datée et restée sans réponse, retrouvée dans les Archives de la Cour de Dresde. Publiée en Allemagne par de Weber : « Aus vier Jahrhunderten » en 1858, puis en France par Saint-René Taillandier dans sa biographie du Maréchal de Saxe, note I, p. 351-352, Michel Lévy, 1865.
6. Corr., XV, à Alfred Arago, 15 mars 1860, p. 733 à 735.
7. Agenda, en date du 17 mai 1860.
8. Corr., XV, au prince Napoléon Jérôme, Paris, 17 mars 1860, p. 736.
9. Revue Souvenir Napoléonien, janvier 1980. Article de Georges Lubin, p. 17.

INAUGURATION DE LA PLAQUE SUR LA MAISON DE GEORGE SAND A PALAISEAU LE 3 OCTOBRE 1986

Discours de Georges Lubin.

Vendredi dernier, en écoutant l'émission de Bernard Pivot, **Apostrophes**, je pensais à part moi que si le prix Nobel de littérature avait existé dans les années 1865, George Sand aurait fait un candidat très présentable. Le rapporteur n'aurait eu que la peine de copier ce qu'avait écrit Alexandre Dumas fils dans la préface du **Fils naturel**, en évoquant George Sand devant « cette maisonnette blanche », précisément :

« Cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques ; Léonard dessine sa phrase, et Mozart la chante ; Madame de Sévigné lui baise les mains et Madame de Staël s'agenouille quand elle passe. »

George Sand réalisait ce que Nobel mettra comme condition dans son testament, d'un mot paraît-il intraduisible, où se mêlent les notions d'idéalisme et de noblesse d'âme. Au lieu d'avoir le premier prix Nobel de littérature en 1901 avec un poète bien oublié, la France l'aurait obtenu avec George Sand, objet de l'admiration universelle et pratiquement incontestée, qui avait une autre stature. Quel lustre pour Palaiseau !

Oui, dans ces années 1864-1867, pendant que George Sand habite ici, dans cette thébaïde qu'éclaire un beau soleil d'automne, elle était en pleine possession de son art, et sa pensée prenait de la hauteur. La solitude est propice aux méditations des penseurs, et c'était bien une solitude que ce coin isolé, tout au bout du village.

Pourquoi George Sand, la dame de Nohant, est-elle venue chercher un domicile dans ce coin champêtre de la banlieue parisienne ? Notre dernier **Bulletin** (n° 6), sous la plume de M. et Mme Baumgartner, en a donné les raisons.

Chargé de prospecter, Manceau mit la main sur la propriété où nous sommes. George Sand s'en montra enchantée, et tant la correspondance que des descriptions glissées dans le roman qu'elle écrivit ici (**Monsieur Sylvestre**) présentent le pays et la maison comme des coins où il fait bon vivre :

« La maisonnette est ravissante de propreté et de confortable... le jardinet est charmant, c'est une assiette de verdure avec un petit diamant d'eau au milieu, le tout placé dans un paysage admirable... Pas de Parisiens ni de flâneurs, même le dimanche, fort peu de bourgeois, des paysans qui se couchent avec le soleil, le silence de Gargilesse. En somme l'endroit me plaît beaucoup et c'est un isolement complet qui est très favorable au travail. »

Cet isolement, cet anonymat, agaçaient un peu Dumas fils. Il raconte avec humour combien il lui fut difficile, lors de sa première visite, de se faire indiquer la maison. Les trois premiers habitants ignoraient son nom, la quatrième savait seulement qu'il s'agissait d'une dame qui était « dans les papiers ». Dumas avait bien tort : l'obscurité a ses charmes et ses mérites, et G. Sand n'a jamais aimé pour sa part les inconvénients de la gloire.

Les habitants de Palaiseau n'auront plus d'excuse s'ils ignorent désormais le nom de la dame qui était « dans les papiers ». De même pour celui d'Alexandre

Manceau qui l'accompagne sur la plaque. Manceau, d'humble origine, fils du peuple, mais artiste dans l'âme, faisait partie de cette pléiade de graveurs qui popularisaient alors les œuvres des peintres, qui par le cuivre, qui par la pierre lithographique, qui par le bois.

Manceau, qui dessinait fort bien pour son compte, a été le fidèle interprète de peintres célèbres : Horace Vernet, Compte-Calix, Couture, Alfred de Dreux, etc. On lui doit plusieurs portraits : Ambroise Paré, Béranger, et celui que tous les sandistes connaissent : George Sand. Il a gravé tous les dessins de Maurice Sand qui illustrent l'ouvrage **Masques et Bouffons.**

Il n'a pas dû travailler beaucoup à Palaiseau, bien qu'il eût apporté son outillage de graveur. Le pauvre garçon allait y mourir à 48 ans, après une agonie très longue, dont nous avons l'écho navrant dans les Agendas de George Sand. Elle-même, à la suite d'une chute sur le perron, souffrait d'une grave blessure à la jambe qui mit très longtemps à se cicatriser.

A cette maison de Palaiseau s'attacheront pour George Sand des souvenirs amers (elle avait appris là en juillet 1864 la mort de son petit-fils, l'année suivante elle avait conduit Manceau au cimetière), et cependant elle ne se décidera pas sans peine à quitter cette demeure. On trouve cet aveu dans une lettre à son fils : « J'y aurai regret », et le même jour elle écrit à Flaubert (qui n'y est jamais venu bien qu'elle l'y eût invité) une lettre mélancolique :

« Me voilà toute seule dans ma maisonnette... Nous sommes la dernière maison au bas du village, tout isolés dans la campagne qui est une oasis ravissante, des prés, des bois, des pommiers comme en Normandie, un ruisselet qui passe muet sous les saules ; un silence, ah ! mais il me semble qu'on est au fond de la forêt vierge, rien ne parle que le petit jet de la source qui empile sans relâche des diamants au clair de la lune... Je suis triste ici tout de même... »

Mes chers amis Baumgartner, depuis longtemps nous nous félicitons d'avoir en vous des propriétaires sensibles à ce que représente le passage de la femme célèbre qui vous a précédés. Pour vous elle est toujours présente. Votre demeure est pleine de choses qui la rappellent, de souvenirs qui l'évoquent. Il est peu probable que votre lointain prédécesseur, le maître-cordonnier auquel fut vendue la maison en 1869, ait eu le moindre sentiment de respect, de piété, de révérence à l'égard de ceux qui avaient habité ici avant lui ; mais enfin il n'a pas fait de dégâts, que je sache. Les acquéreurs successifs non plus. L'un d'eux a ajouté un salon avec terrasse qui donne un peu plus d'espace, car le terme de maisonnette employé par George Sand est assez justifié après tout, et non dicté par la modestie.

Chers amis, vous avez fait des recherches actives, je le sais, pour ne pas défigurer ces lieux chargés de souvenirs. Vous auriez voulu aussi retrouver la tombe de Manceau, transférée dans un ossuaire anonyme quand le cimetière de Palaiseau a été déplacé. Sans résultat. « Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs »...

Et maintenant, vous avez tenu à ce que ce marbre avertît le passant qu'ici avaient vécu, travaillé et souffert une grande figure de la littérature française, au rayonnement universel, et son compagnon de quinze années.

Je vous dis un grand merci au nom des Amis de George Sand reconnaissants, et je vous déclare sandistes d'honneur.

PUBLICATIONS SANDIENNES

George Sand, **Correspondance, tome XX (juin 1866-mai 1868)**; **textes réunis, classés et annotés par Georges Lubin** (Editions Garnier, 1985).

Il n'a pas fallu attendre bien longtemps après le tome XIX pour voir arriver ce vingtième tome de la **Correspondance de George Sand**, qui couvre deux années, de juin 1866 à mai 1868; soit 993 lettres écrites dont 804 ont été retrouvées et dont 86,8 % sont inédites, selon la statistique donnée par Georges Lubin, dont il faut louer une fois encore le souci de précision et le travail exemplaire.

Mais quelle inlassable activité épistolaire chez George Sand! J'ouvre au hasard le volume à la date du 17 mars 1868 : 21 lettres, dont seulement 9 retrouvées! Et Sand publie **Le Dernier Amour, Cadio, Mademoiselle Merquem**; au théâtre, elle donne **Les Don Juan de village** et **Le Lis du Japon**; elle s'occupe de l'adaptation théâtrale de **Mont-Revêche** et de **Cadio**; sans compter divers articles et préfaces, notamment en faveur des livres de son fils.

A Nohant, la vie quotidienne et calme est ponctuée par les visites des amis. A Paris, Sand retrouve ses confrères aux « dîners Magny », elle va au théâtre ou à l'Opéra. Elle voyage pour se documenter en vue des futurs romans : en Bretagne pour **Cadio** et en Normandie pour **Mademoiselle Merquem**; elle séjourne à Croisset chez Flaubert et à Saint-Valéry-en-Caux chez Alexandre Dumas fils; et en février-mars 1868, un séjour sur la Côte d'Azur inspire les belles pages des **Nouvelles Lettres d'un voyageur** (« Le Pays des anémones » et « De Marseille à Menton »).

Dès qu'elle s'éloigne de Nohant, George Sand envoie des lettres quasi-quotidiennes à Lina et Maurice; elle continue le dialogue avec Flaubert, avec Juliette Adam, Dumas fils, Charles Marchal, Paul Meurice, Charles Poncy, Edouard Rodrigues... Mais de nouveaux correspondants apparaissent : Sarah Bernhardt qui joue dans les reprises de **François le Champi** et du **Marquis de Villemer**, Virginie Déjazet, le directeur Duquesnel représentent le monde du théâtre; des journalistes et hommes politiques républicains, Brissac, Castagnary, Paschal Grousset, côtoient des personnages plus officiels; une jolie correspondance s'engage avec Taine; et un nouvel ami apparaît en la personne de l'avocat américain Henry Harrisse (une quarantaine de lettres)...

A côté des nouvelles domestiques et familiales, des problèmes financiers et des soucis de santé, on suit dans ces lettres le travail de l'écrivain, l'intérêt porté aux problèmes politiques, l'émerveillement devant de nouveaux paysages. Telle lettre apporte des précisions sur les idées religieuses de George Sand (à Adolphe Schaeffer : « je serai de moins en moins chrétienne ») ou sur ses idées esthétiques (lettres à Taine). Dans la lettre du 19 janvier 1867, Sand déplore la transformation de son Berry : la langue et la bourrée se perdent, les sentiers font place à des routes (que dirait-elle maintenant!); mais elle ne veut plus écrire de roman berrichon : « Ce serait repasser par le chemin des regrets, et vraiment, à mon âge, il faut combattre une tendance si naturelle et si fondée. Il faut vivre en avant. » Admirable leçon d'une sexagénaire!

La dernière lettre du volume est adressée à Dumas fils : « Moi je vas revoir mes petites-filles, j'en suis malade d'impatience. » Et moi je sais que je vas bientôt avoir le tome XXI, et j'en suis malade d'impatience.

Thierry BODIN

George SAND, **Un hiver à Majorque**, Ed. de l'Aurore, 1985. Texte établi, présenté et annoté par Jean Mallion et Pierre Salomon.

C'est peu de temps avant sa mort que le regretté Jean Mallion eut la joie de voir cette édition sortir des presses. Avec son ami Salomon, décédé l'année précédente, ils en avaient établi et annoté le texte avec la précision et la conscience qui les caractérisaient l'un et l'autre. Mais c'est lui qui en a assuré la mise au point définitive. La longue et solide présentation ne laisse rien à désirer : les préparatifs de l'aventure (car c'est une aventure à l'époque), la chronologie du voyage et du séjour, des précisions sur les lieux, un examen des griefs que les voyageurs, plongés dans un milieu hostile, rapporteront de Majorque, une étude sur l'élaboration et la composition du livre, rien ne manque. Le tout est complété par des notes abondantes et précises, des extraits d'Histoire de ma vie, de la presse (espagnole et française) qui accueillit l'ouvrage, une bibliographie, qui font de cette édition érudite un excellent instrument de travail tout en fournissant une lecture

plaisante. Des dessins de George et Maurice Sand, des reproductions des planches de Joseph-Bonaventure Laurens, le tout bien mis en pages, l'agrémentent encore.

Récit de voyage, certes, mais mâtiné de pamphlet, mais plein de souvenirs personnels, de remarques piquantes, et d'une richesse littéraire exceptionnelle qui n'est pas le fait de tous les récits de voyages, **Un hiver à Majorque** suggère aussi « une leçon de morale sociale plus forte que celle qui est exposée en conclusion, et qui consiste à dire que l'homme ne peut se contenter de la solitude ». Si George Sand stigmatise la conduite inhumaine des Majorcains, elle n'en est pas moins compatissante avec les exploités qu'ils sont ; en témoigne ce passage que relevait avec pertinence Jean Mallion : « ces maheureux insulaires que leur faiblesse livre sans cesse comme une proie aux nations marâtres qui se les disputent ». George Sand avocate du « tiers-monde » de son époque. Qui s'étonnera de la trouver là encore dans le rôle du défenseur de ceux qui souffrent ?

Madeleine GEORGES-LUBIN

George SAND, **Collected Essays**, edited by Janis Glasgow. Troy, New York, 1985. 30 dollars.

Notre amie Janis Glasgow a réuni dans ce volume, illustré d'un portrait de George Sand par Françoise Gilot, 24 communications présentées, soit à la 4e Conférence internationale sur G. S. de San Diego (1981), soit à une session de Modern Language Association (1983). Y sont abordés, moitié en anglais, moitié en français, des problèmes variés, tous importants, comme le procédé de création, les opinions religieuses, le féminisme, le théâtre, les influences, la fortune de G. S. en Espagne et en Russie, les mythes, etc. On y trouve des signatures de sandistes confirmés ; d'autres ont peut-être abordé l'étude de notre auteur plus récemment, mais tous les articles sont d'excellente qualité et traitent leurs sujets sous des angles peu explorés. Nous ne pouvons citer tous les signataires dans ce compte-rendu trop bref. Tous ces apports montrent que le mouvement sandien est bien implanté aux Etats-Unis. Nous ne pouvons que nous réjouir de ce renouveau, et en rendre grâce pour une bonne part à Janis Glasgow, qui a dû fournir un travail considérable pour la mise au point de ce recueil. Pourvu d'un index détaillé, et présenté sous une reliure cartonnée solide, il devrait être dans toutes les bibliothèques sandistes. Mais nulle part dans l'ouvrage n'est indiqué le moyen de se le procurer. Il serait bien désirable que le dépôt en fût fait chez un éditeur français.

G. L.

Adam ZAMOYSKI, **Chopin**, traduit de l'anglais par Agnès Boysson, Librairie Académique Perrin, 1986, 334 p.

Ce livre est paru à Londres en 1979. C'est sa traduction française que publient les éditions Perrin.

Le projet d'Adam Zamoyski était fort louable et s'inscrit dans la perspective actuelle des recherches sur Chopin : en finir avec le mythe du héros romantique évanescent, consumé par l'exil et meurtri par ses amours. L'auteur s'est appliqué au contraire à nous présenter, au cours d'une démarche strictement chronologique, la vie quotidienne d'un homme somme toute assez commun, que son génie musical place dans la lumière de l'Europe romantique. De là les mérites et les insuffisances de l'ouvrage.

Parlons des qualités d'abord. On trouvera dans cette biographie la somme des connaissances dont on dispose aujourd'hui sur la vie du musicien. Les origines polonaises de Zamoyski lui ont donné accès à des sources inédites, pour la plupart journaux intimes ou mémoires de personnalités diverses, conservées dans les bibliothèques polonaises ou bien d'une lecture difficile aux chercheurs français (l'excellent ouvrage de Czartkowski et Jezewska, paru à Varsovie en 1970, en particulier). Aucune piste n'est négligée pour traquer le détail inédit : il en est d'intéressants. La documentation est complétée par la bonne connaissance qu'a Zamoyski de la bibliographie anglaise sur Chopin, et de l'édition par Georges Lubin de la **Correspondance de George Sand**. C'est la première monographie de Chopin qui exploite systématiquement le témoignage capital des lettres de George Sand.

Cependant le résultat n'est pas à la mesure de cet effort ou plutôt il se ressent de la volonté évidente d'être exhaustif. Il manque en effet à ce travail une unité. A suivre au jour le jour l'activité de Chopin, le lecteur risque vite de rencontrer la satiété (l'itinéraire annuel Paris-Nohant est spécialement fastidieux), et, ce qui est plus grave, de se demander si la gloire de Chopin n'est pas quelque peu surfaite. Zamoyski en effet accentue comme à dessein les caractères négatifs de l'homme, mondain, maniaque, totalement replié sur lui-même, d'un égoïsme contristant : aucune de ces images n'est totalement fausse, à condition qu'on la restitue dans un ensemble qui la nuance et l'explique. Certes les grands hommes ont de petits côtés ; mais en passant sous silence ce qui justement fait leur grandeur, on court le risque d'oublier l'essentiel. Et l'essentiel,

c'est la musique. Quelques remarques lapidaires (« La Barcarolle amorçait une nouvelle voie, autant par la forme que par le contenu »), des déclarations étonnantes (« Chopin préférait Hummel à Beethoven ») qui confondent activités pédagogiques et goûts esthétiques de Chopin, font plus encore regretter, dans un ouvrage sur la musique, l'absence d'une analyse de l'œuvre.

Ajoutons pour les sandiens, et c'est à mettre à l'actif de l'auteur, que la romancière n'est pas trop malmenée, malgré quelques jugements intempestifs ; celui-ci fera sourire les lecteurs des **Lettres d'un voyageur** : à propos du séjour à Majorque : « Elle ne possédait pas les qualités requises pour voyager ainsi et aurait sans doute préféré une croisière organisée. » On peut d'autre part ne pas souscrire aux vues de Zamoyski lorsqu'il affirme avec autorité : « George Sand ne cherchait pas à comprendre Chopin en tant qu'homme. »

En somme, un ouvrage à consulter avec précaution. Ceux qui connaissent et aiment la musique de Chopin seront sans doute gênés d'être réduits parfois au rôle de voyeurs d'une intimité un peu trop carrément dévoilée, mais s'y retrouveront. Il n'est pas certain que Chopin y gagne la sympathie des autres.

Marie-Paule RAMBEAU

Correspondance d'Alfred de Musset, I, (1826-1839) P.U.F., 1985, par Marie Cordroc'h, Roger Pierrot, Loïc Chotard.

Depuis longtemps attendue, enfin une édition valable de la correspondance de Musset, dont il n'y a lieu d'attendre que deux volumes. La qualité des responsables permet au lecteur d'être assuré de la pertinence des notes et commentaires. Ce volume est particulièrement important pour les sandistes, puisqu'il englobe la période avant, pendant et après Venise. Il n'y a pas beaucoup d'inédit, à vrai dire, sur les relations directes des deux amants, mais néanmoins on y trouve beaucoup de documents autour et alentour qui intéresseront nos lecteurs.

AUDEBERT (Bernadette) et TOURNAIRE (Jacques). 1900. **La Châtre et la Vallée Noire**, Lucien Souny, éditeur. Préface de Georges Lubin. Illustrations.

L'exhumation des vieilles cartes postales est à la mode. Mode heureuse, car si elle ne touche qu'un passé récent, elle donne sous un aspect attrayant un volet d'histoire locale qui unit, lorsqu'il est bien étudié comme ici, l'exhumation des mœurs et coutumes déjà obsolètes et le rattachement de notre époque à son passé récent. Le choix judicieux qu'ont fait les auteurs, leurs commentaires cueillis dans la presse locale mettent cet ouvrage au rang des meilleurs dans cette spécialité. Bien entendu, autour de George Sand qui n'a pu connaître la carte postale, mais dont le souvenir tient une grande place dans le genre, il ne manque pas de références : lieux, portraits, monuments, fêtes commémoratives, etc.

Bien présenté sous couverture cartonnée par les éditions Lucien Souny, l'album mérite d'entrer dans la bibliothèque des amis de George Sand et de la Vallée noire.

Georges SAND, Lélia, Classiques Garnier, édition de P. Reboul, refondue, à nouveau disponible.
Les Editions des Femmes, George Sand, **Nouvelles**, préfacées par Eve Sourian. Chaque nouvelle est présentée par un auteur différent.
Aux Editions de l'Aurore, George Sand, **Jeanne**, présentée par Simone Vierne, illustrée par des photographies de Robert Thuillier.

George Sand ou les cheveux démonés, Anne-Marie Mitchell, collection Rencontres, Le temps parallèle éditions, 1985.

J'ai résisté jusqu'à présent à la tentation de lire les biographies de George Sand. Je les lirai un jour. Mais je veux d'abord tenter de rencontrer l'écrivain, la femme Sand, librement, dégagée autant que possible de toute influence extérieure. Elle et moi d'abord, seule à seule. J'ai tout à fait conscience que mon projet est une utopie mais je voudrais au moins essayer cette approche personnelle, individuelle. C'est pourquoi, pour l'heure, je dévore ses romans, nouvelles, correspondance, au fur et à mesure de mes possibilités financières et de mes trouvailles.

Pourtant quand j'ai appris la parution du livre d'Anne-Marie Mitchell, je l'ai acheté sans hésiter. Pourquoi cette entorse à des principes si fermement formulés ? C'est que la démarche de l'auteur me séduisait. Elle ne cherchait plus à traquer George Sand rationnellement, pas à pas, sur la base de documents contrôlés, irréfutables. Non, Elle cherchait à « s'identifier » à elle, à voir avec « ses » yeux, parler avec « sa voix ». Une femme comme « notre George », dont

le charisme est fascinant, envoûtant, ne se prête-t-elle pas en effet à une recherche de ce type lâchant un peu la bride à l'imaginaire ?

Anne-Marie Mitchell intitule son livre « roman étude ». Sa lecture m'a laissée perplexe. C'est le roman croisé de deux vies de femmes. La modernité de ton, le style lourd, empreint d'une profonde poésie mais dur, un peu abscons par moments, m'ont sans doute gênée. Bref, je n'ai trouvé ni la femme, ni la romancière dans cette évocation. Mais bien entendu cette réaction n'engage que moi.

Demeure la démarche d'Anne-Marie Mitchell : pleine d'originalité, elle ouvre une voie, m'a-t-il semblé, un chemin au bout duquel, peut-être, rencontrerait-on plus sûrement, cette George Sand paradoxale, mystérieuse, insaisissable, rebelle à trop de « raison raisonnante ».

J. G.-V.

LES PUBLICATIONS DE NOS MEMBRES

Francine MALLET. — **Molière.** Bernard Grasset, 1986.

Francine Mallet aime les grands sujets : après George Sand, Molière ! 475 pages qui viennent de paraître, serrées autant que documentées. « Il faut audace, témérité, voire inconscience, pour entreprendre, après tant d'autres, une biographie et une étude de Molière », reconnaît-elle elle-même dans l'avant-propos. Oui, quelle gageure ! une biographie sans le secours des papiers posthumes et des correspondances, car Molière n'a pratiquement laissé derrière lui, ni manuscrits, ni lettres (à la différence de George Sand, cas inverse, où l'abondance écrase). On pensera que l'auteur a bien du mérite. Et son audace semble payante, car son livre apporte, grâce à des recherches lancées dans des directions mal explorées jusqu'ici, des vues nouvelles sur la formation de Molière, sur ses croyances religieuses aussi, sur sa philosophie. Un livre à lire et à relire, et qui fera date.

G. L.

Jean GAULMIER. — **Matricule huit,** J.C. Lattès, 1985.
» — **Hélène ou la Solitude,** J.-C. Lattès, 1986.

Notre ami Jean Gaulmier, dont on connaît les beaux travaux universitaires (édition de la **Vie de Jésus,** de Renan ; des œuvres de Gobineau à la Pléiade), est aussi un romancier. Remercions les éditions Lattès de nous redonner, après **Terroir,** signalé au Bulletin n° 6, **Matricule huit,** publié en 1933, et de nous révéler **Hélène,** roman terminé à la veille de la dernière guerre, mais victime des événements et longtemps relégué au fond d'un tiroir.

Militaire de la Coloniale, puis enseignant au Liban et en Syrie pendant un quart de siècle, l'auteur connaît admirablement ces pays qui furent un havre de paix, un petit paradis terrestre et qui sont devenus, diaboliquement, le théâtre sanglant de luttes impitoyables, ne quittant pas la une de l'actualité. Il a gardé une certaine nostalgie de ce pays déchiré et attachant, ses descriptions et ses commentaires l'attestent.

Les six nouvelles de **Matricule huit** sont présentées avec un art consommé, un peu dans le style du Kipling des **Simples contes des collines.** La comédie s'y mêle au drame, comme dans la vie.

Quant au roman exhumé, **Hélène ou la solitude,** qui se passe alternativement à Beyrouth, à Damas, en France, c'est l'histoire d'une jeune Libanaise déracinée, « histoire simple et poignante » dit l'éditeur. Oui, et je défie qu'on la termine sans émotion. Jean Gaulmier sait creuser le trait, user du vitriol pour dépeindre le sous-off vulgaire, fainéant et voleur qui épouse Hélène pour ne lui apporter que le malheur. Mais pour son héroïne « vulnérable et tendre », il ressent une infinie pitié qu'il sait faire partager à son lecteur. On n'oublie pas cette figure attachante et malheureuse, trop fière pour se plaindre, et qui subit sa destinée ballottée « au milieu d'un monde de passants tantôt hostiles, tantôt fraternels ». Plus d'hostiles que de fraternels, hélas !

G. L.

Jean CHALON. — **Le lumineux destin d'Alexandra David-Néel.** Perrin, 1985.

On connaît l'intérêt que porte Jean Chalon à George Sand. Il a ressenti une attirance plus grande encore pour cette dame à l'existence aventureuse, personnalité étrange, au destin sans pareil. Je suis de ceux qui ont lu vers leur vingtième année le **Voyage d'une Parisienne à Lhassa,** et je me souviens que, de ma province, je suivais, fasciné, les échos du retour triomphal de l'exploratrice à Paris. Fasciné au point d'osciller entre l'admiration et l'incrédulité. Etait-il pos-

sible qu'une femme pût affronter les fatigues épuisantes et les dangers quotidiens de son prodigieux voyage ? Je n'avais encore rien vu, et Jean Chalon nous en apprend bien d'autres. Il a travaillé sur les documents de la fondation Alexandra David-Néel à Digne pour en tirer un livre étonnant, bondissant, galopant, au rythme même de la vie de son héroïne, qui fut tour à tour « anarchiste, écrivain, bouddhiste, exploratrice, orientaliste, journaliste, écrivain, et j'en passe ». Il en passe, puisqu'il faudrait ajouter : conférencière, théosophe, ethnographe, que sais-je ? Ce n'est pas une vie, c'est une succession de vies haletantes. « La femme sur le toit du monde » a trouvé son biographe idéal : il fallait du jarret — et du talent — pour nous faire suivre ce tourbillon perpétuel, qui mourut centenaire en 1969, et faisant, à cet âge, renouveler son passeport.

G. L.

REVUES

Dans le BULLETIN DE LA SOCIETE D'HISTOIRE DE LA REVOLUTION DE 1848 ET DES REVOLUTIONS DU XIXe SIECLE, 1986, commence la publication de la correspondance échangée entre George Sand et Marc Dufraisse, républicain « avancé » qui fut un temps préfet de l'Indre, puis représentant de la Dordogne en 1849 avant d'être exilé après le coup d'Etat de 1851. Cette publication portera sur deux numéros. La présentation des textes est assurée par Georges Lubin.

George Sand et la peinture. C'est le thème du n° 27 de PRESENCE DE GEORGE SAND (octobre 1986).

Dans la REVUE DES SCIENCES HUMAINES, n° 195 (1984-3) un très judicieux article de Nicole Mozet : « Du bon usage de la lettre de rupture : du Lys dans la vallée aux Lettres d'un voyageur ».

Dans les ACTES D'UN COLLOQUE de la SOCIETE UNIVERSITAIRE DE LANGUE et de LITTERATURE FRANÇAISE à Vérone, plusieurs articles d'Annarosa Poli : « Le voyage réel et le voyage imaginaire dans les Lettres d'un voyageur » — « George Sand dans les journaux et revues de 1831-1833 » — « Connotations faustiennes dans l'œuvre de George Sand ».

Dans la revue XIXth CENTURY FRENCH STUDIES, Hiver 1981-1982, « Mauprat ou la Belle et la Bête », par Yvette Bozon-Scalzitti.
— Idem ; été 1984 : « Vérité de la fiction et fiction de la vérité dans Histoire de ma vie » par la même.

Dans la REVUE DE LITTERATURE COMPAREE n° 1/1983, « Echoes of George Sand in Kate Chopin » (Kate Chopin, écrivain américain (1851-1904), sans aucun rapport avec Frédéric Chopin).

Dans QUADERNO FILOSOFICO, 6.1982 (Facolta di Magistero, Lecce, Italie « Considérations sur Spiridion », par Jacques Vier.

MANIFESTATIONS DIVERSES

CONFERENCE

LA PREMIERE LETTRE D'UN VOYAGEUR (OU LE CHEMIN DE LA RECONSTRUCTION DU MOI).

Le 22 mars 1986, en introduction à notre Assemblée générale, Mme Nicole Mozet, professeur à Paris-VIII, bien connue pour ses travaux sur le XIXe siècle, et notamment pour sa présentation de Balzac dans la Pléiade, a dégagé, dans une conférence sur **La Première Lettre d'un Voyageur**, les thèmes essentiels de l'œuvre.

Première problématique, ce que Nicole Mozet appelle la « trinité du pouvoir » (figures du poète, du médecin, du sculpteur). Le poète est Musset, l'artiste romantique par excellence, sorte d'Hamlet, de Christ à auréole de génie. Mais il ne s'agit pas seulement de se séparer d'avec Musset. Il faut, dans un refus de protection, rejeter aussi symboliquement le Dr Pagello. Troisième séparation, celle d'avec Canova, figure de proue d'une esthétique néo-classique, antithétique du romantisme.

Deuxième thème qui découle du premier : la problématique de la séparation ouvre le chemin d'une reconstruction du moi. Reconstruction par le voyage initiatique, voyage à but mythique vers un Tyrol de rêve jamais atteint. Il s'agit d'une lettre d'errance dont l'un des thèmes essentiels est l'absence de gîte, le refus de la maison, la recherche d'un axe de verticalité, opposé au lieu de départ, Venise, ville horizontale et marécageuse.

Troisième dominante : la mise en scène du sujet de l'écriture en tant que véritable personnage (personnage original, au « désir furieux d'être libre »). Mme Mozet insiste sur la place importante du corps et de son rapport avec la nature. G. Sand oppose au culturel la nature et le corps, le plaisir sensuel, le goût de la paresse intellectuelle. Elle revendique, face aux « géants » possédant force, santé, génie, le droit des « petits hommes » à la chétivité (qui permet au chevreau sa grâce), à la faiblesse (la maladie est un thème constant), le droit d'avoir peur (« pleurer comme une femme »), bref un « statut différent de la norme établie » qui attribue au concept de virilité le monopole de la santé et du génie. Face aux « géants », le héros sandien se pose en « écolier », ayant atteint le premier degré de son parcours initiatique. Mme Mozet fait remarquer combien symboliquement les **Lettres** commencent par une évocation de Musset pour finir par l'importante Lettre à Nizard, « grand texte sur l'institution littéraire ». C'est dans ce dernier texte seulement que la romancière se désigne avec malice par un « George Sand et compagnie » qui constitue une affirmation de son identité d'auteur. Une remarque de Mme Marie-Paule Rambeau donne occasion à la conférencière d'insister sur l'influence de Rousseau dont on retrouve le thème de l'errance, du vagabondage, de l'exploration montagnarde, du droit à la paresse, autant de thèmes de rupture.

Nous déplorons que cette remarquable conférence n'ait attiré que vingt-cinq assistants. Que nos amis se rassurent : la salle G.-Sand du Foyer des Lycéennes est assez confortable pour les contenir tous.

Mathilde EMBRY

EXPOSITION

Liszt et le romantisme français. — Tout l'été 1986, Liszt et ses amis ont accueilli un public, fait surtout de mélomanes, dans 5 salles de l'intime et coquet Musée Renan-Scheffer, 16, rue Chaptal, Paris-9e.

Les Amis de George Sand, à qui ce musée devient de jour en jour plus familier, ont eu plaisir à voir rassemblés, au 1er étage, les principaux hôtes des « vendredis » d'Ary Scheffer, le peintre des romantiques. La part belle étant, cette fois, réservée à Liszt, l'essentiel de sa vie y a été illustré par l'image et le son, à partir des affiches de ses premiers concerts d'adolescent prodige, des maquettes d'un opéra écrit par lui et créé l'année de ses 14 ans, jusqu'aux vues de ses funérailles à Bayreuth, en 1886.

Non seulement, ce génie, aux succès les plus fabuleux de l'histoire de la musique, enthousiasmait les foules de mélomanes, mais, rompant avec les traditions, il allait au devant d'assemblées ouvrières. — Ne dédia-t-il pas une partition aux révoltés lyonnais de 1834 ?

Grâce surtout aux collections du Carnavalet, de la B.N. (Estampes et Musique), de l'Opéra et du Conservatoire National de Musique, Liszt a pu revivre, dans ce cadre qu'il a bien connu,

sous de multiples formes : dessin, litho (celles, notamment, de Devéria), photos de Nadar, bronzes (ces bronzes qui, peut-être, avec la caricature, ont su le mieux restituer sa fougue), enfin, toiles célèbres de Scheffer (1837) et de Lehmann (1839), et buste, moins connu mais charmant, peint par Boutibonne en 1838.

Autres témoins de l'œuvre : quelques partitions, accompagnées des lithos ou gravures imaginées, autour des mêmes thèmes, par les grands peintres du temps. Quelle cible idéale Liszt n'a-t-il pas représenté, en outre, pour la caricature, ou pour les amusantes « charges » réalisées en bronze ou en terre cuite, avec sa manière, longs cheveux en bataille, de prendre le piano d'assaut, dynamisme accentué par le port du célèbre sabre qui, offert par la ville de Pest, ne quittait plus sa ceinture, du moins dans l'imagination des humoristes !

Autour de lui se sont groupés quelques-uns des fleurons des arts et des lettres romantiques : bustes, portraits, lithos de Chopin, Berlioz, Paganini, Cherubini, Autran ; Delacroix (et ses 5 superbes lithos tirées de Faust) ; Hugo, Lamartine, Lamennais, Senancour, peints par l'inlassable Scheffer ou lithographiés par Devéria, quand ils n'ont pas été coulés dans le bronze par David d'Angers.

Plus familière encore aux Amis de Sand aura été la seconde salle. Très proche de Liszt, George ne pouvait manquer au rendez-vous. Aussi l'a-t-on vue trôner, fort belle, au centre d'une reproduction du grand tableau de Danhauser (1840) représentant le musicien au clavier, face au buste de Beethoven, Marie d'Agoult, vue de dos et presque à ses pieds, un Paganini et un Rossini, debout à sa gauche, et comme médusés ; aussi illuminée que Liszt et que Hugo placé derrière elle, Sand est peinte en noir, des cheveux au pantalon, mais sur fond de draperie rouge. C'est dire qu'un trône lui a bien été ménagé. Plus sandienne que nature, elle tient d'une main un fume-cigarette, de l'autre, elle semble fermer le livre de son voisin de canapé, Dumas père, comme pour arrêter ce dernier sur la voie d'un crime de lèse-génie.

George Sand et Liszt se côtoient aussi dans l'aquarelle fameuse de Maurice (« Maman étonnée d'entendre Liszt »), ainsi que sur le malicieux éventail du Carnavalet, exécuté à la gouache par Auguste Charpentier et la romancière. Moins connu est un frais dessin consacré aux mêmes par Mme Edouard Odier. Le cocasse Liszt au piano, encre de Chine due à Maurice, ou à sa mère, ne manquait pas à l'appel, tout comme le croquis-charge sandien, évoquant une nébuleuse conversation tenue, au sommet des Alpes par Liszt, Marie d'Agoult et le major Fictet. Pour compléter cette évocation du milieu, Georges Lubin avait prêté un volume de l'édition originale des **Lettres d'un voyageur**, dont la 7e est dédiée au musicien. Tout à côté la partition du **Rondeau fantastique** renvoyait à une célèbre nouvelle de Sand, fruit de si fécondes vacances qu'après quelque 150 ans elles sont restées inoubliées.

M. E.

COLLOQUES

The World of George Sand. Tel est l'intitulé de la 7e Conférence internationale G. Sand, organisée par la Hofstra University (Etat de New York) du 16 au 18 octobre 1986, pour célébrer le 10e anniversaire de l'établissement du Hofstra Cultural Center et de la fondation de la dynamique association « Friends of George Sand ».

Mis sur pied par les animateurs du Centre culturel (dont notre amie Natalie Datlof), ce colloque géant, qui ne réunit pas moins de 80 communications, rassemble une participation mondiale massive et brillante. Si la contribution américaine apparaît diversifiée et remarquable (ne citons que Janis Glasgow (San Diego State Univ.) et Marie-Jacques Hoog (Rutgers Univ./New Brunswick), les Pays-Bas sont aussi présents (Françoise Van Rossum-Guyon) ainsi que la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, le Canada, et jusqu'à la Corée (M. Yi-Jai-Hi).

La représentation française est notable. Outre Georges Lubin, à qui incombe la charge d'assurer les « Greetings » de la monumentale rencontre, on note les communications ou la présence active de : Antoinette Fouque (Les Editions des Femmes), Mireille Bossis (Univ. de Nantes), Nicole Mozet (Paris-VIII), Henriette Bessis, Françoise Gilot, Christiane Sand.

— **Les manuscrits de George Sand** font l'objet d'un colloque organisé par Mme Béatrice Didier, les 12 et 13 décembre 1986.

— **Pierre Leroux, George Sand et Rousseau.** C'est le thème de la communication faite par M. Protera (Univ. de Lecce, Italie) au cours du colloque organisé du 2 au 4 mai 1986 à l'Ecole Normale Supérieure sur **Les socialismes français, 1796-1866.**

— **Un Colloque Liszt** est prévu du 27 au 30 octobre 1986 à la Sorbonne (Prof. Serge Gut, UER de musicologie).

— **Dans les Actes du 1er Colloque international Flora Tristan** (Dijon 3-4 mai 1986) désormais publiés (Bd. univ. de Dijon, 144 p.), on trouve une intervention de Stéphane Michaud : « En miroir : Flora Tristan et George Sand. »

« CHER VIEUX TROUBADOUR ». C'est ainsi que George Sand appelait son vieil ami Flaubert. C'est le titre choisi par Bruno Villien pour son spectacle, mis en scène par France Darry et donné au Théâtre de l'Athénée du 7 janvier au 8 février dernier, spectacle inspiré par la correspondance Flaubert-Sand.

Une petite lumière brille à la fenêtre du château de Nohant. Gustave Flaubert est venu rendre visite à George Sand. Tous deux se livrent au plaisir des confidences. Ils parlent. Ils se parlent. De tout. De l'amour. Du sexe. De la mort. De la vie. De la littérature. De l'écriture... L'aube les surprend, et nous avec, sans qu'ils nous aient vraiment livré leur secret. Mais secret y a-t-il ? Mais peut-on jamais tout dire ?

Pour ma part, la correspondance Flaubert-Sand est probablement l'une des plus belles que j'aie jamais lue. Tenter de restituer sur la scène une émotion de cette qualité était véritablement une gageure. Ni les trouvailles de la mise en scène, ni le travail des acteurs, ni le raffinement de cette petite salle Christian-Bérard si joliment décorée n'ont réussi à réveiller ce flot de tendresse que fait lever en moi la simple lecture de ces lettres, vibrantes de sensibilité.

Est-ce parce que Hélène Surgère, dans le rôle de George Sand, m'a paru insister un peu trop sur le côté maternel, « bonne dame de Nohant » de la romancière (Fred Personne me semblant plus proche de son personnage) ? Est-ce parce que ces textes, faits pour une lecture attentive et solitaire supportaient mal d'être dits publiquement et à haute voix ? Est-ce moi après tout qui ce soir-là n'étais pas réceptive à la magie du théâtre ? Le fait est que je suis restée un peu sur ma faim. La vivacité, la répartie, la passion n'étaient pas au rendez-vous. Mais qu'importe ! Il y avait là de quoi passer un très bon moment et, surtout — ce qui est essentiel — de se sentir saisi, en sortant, de l'irrépressible envie de lire — ou de relire — cette superbe correspondance (Flammarion, Paris 1981).

J. GRINBERG-VERGONJEANNE

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

Assemblée générale du 22 Mai 1986

Compte-rendu

Présents : Mme Alapetite, Mme Chaintron, Maud Chassignet, M. et Mme Chevereau, Marie-Paule Rambeau, Aline Alquier, B. Chovelon, G. Lubin, H. Kell, J. Tauveron, J. Laisney, Nicole Riché, J. Eutrope, Mme Forget, M. et Mme Baumgartner, général Brunet, Mme Dormoy, Nicole Mozet, Fr. Rossum Van Guyon.

Excusés : Mmes et MM. Jamilloux, Van Leuwen, Beswick, Léauté, Chambaz, Boyer, Roy, Pellerin, de Miramon, Jamet, Tapissier, Amiot, Michel Bonicel, Arzeau, Smet-Sand, Jean Gaultier, Grinberg, Grisot-Gouron, Charleux, Christian Abbadie, Brun, Lognone, Elena Fiorioli, Margueritte, Becquard, Chauve, Deslandes, Geneviève Abbadie, Sauve, Leduc-Adine, Tavernier, Jo Barry, Pierre Chatain, Laviron.

Remaniement du Bureau

Démission et départ de Paris de Mme Grès-Véron, vice-présidente.
Mme Grès-Véron est remplacée par Mme Tauveron qui devient vice-présidente.
Mme Kell devient trésorière en remplacement de Mme Tauveron.
Mme Grinberg-Vergonjeanne est élue au Conseil d'administration.

Rapport moral par Bernadette Chovelon, secrétaire générale.

A ce jour notre association comprend 233 adhérents, dont 32 nouvellement inscrits.

Notre année 1985-1986 a débuté au mois d'octobre avec un récital de piano donné dans les salons du Lycée Condorcet. Lazar Mener a joué pour nous des œuvres de Chopin, Liszt, Scriabine. Nous étions 60 participants. Ce concert s'inscrivait dans une tradition musicale à laquelle nous sommes très attachés, par fidélité à un aspect de George Sand qui nous est aussi cher que celui de George Sand romancière, celui de George Sand musicienne. C'est la 6e année que ce concert de rentrée nous fait découvrir de jeunes interprètes et nous familiarise avec des œuvres de musiciens proches de l'écrivain. En plus de la joie de nous retrouver et d'écouter de la musique ensemble, ce concert nous permet aussi de nous faire connaître car il est largement ouvert aux amis d'Amis. Cette année nous avions bon nombre de personnes qui découvraient notre Association pour la première fois, dont, entre autres, le président de la Société des Amis d'André Gide. Je souligne sa venue, car elle a eu des répercussions. Les Amis d'André Gide se sont rendus à Nohant au mois de juin et quelques Amis de George Sand ont pu se joindre à leur groupe.

Les deux manifestations qui ont suivi sont connues de tous les Sandistes. Vous savez que notre idée avait été d'organiser une grande fête à l'occasion de la parution du tome XX de la Correspondance et en remerciement à Georges et Madeleine Lubin. La plupart d'entre vous ont pu assister à l'une ou l'autre de ces manifestations :

La 1re a été le colloque du 14 décembre à la Sorbonne. Cette journée a revêtu une solennité particulière car c'était la première fois que notre Association organisait un colloque avec une dimension universitaire. Le succès de cette rencontre a dépassé toutes nos espérances puisque un mois à l'avance, les inscriptions nous ont montré que la salle serait déjà comble. Nous avons dû, à notre grande peine, refuser beaucoup de monde, et je veux remercier tous ceux qui nous ont témoigné de la compréhension en cette circonstance.

Ce colloque a eu une dimension internationale, puisque de nombreux participants étaient venus de pays étrangers. Cela a été pour nous l'occasion de nous rapprocher de l'Association américaine d'Hofstra, de celle des Pays-Bas et de retrouver les universitaires italiens que nous avions connus à Venise. Soulignons aussi que des participants étaient venus de nombreuses régions de France.

Cette journée avait été préparée de longue date, matériellement d'abord par une souscription à laquelle ont participé en premier nos amis américains et qui nous a valu 123 chèques de participation venus du monde entier, presque toujours accompagnés de lettres d'encouragement chaleureuses.

Avec cette somme nous avons pu publier les Actes du Colloque dans une petite brochure jaune aux couleurs de l'édition Garnier de la **Correspondance,** tirée à 200 exemplaires et maintenant épuisée. Elle reste un document de grand intérêt pour les études sandiennes actuelles.

Ce Colloque a fait connaître notre association : **le Figaro** a publié un article de Jean Chalon qui m'a valu une douzaine de lettres auxquelles j'ai répondu et nous a amené quelques nouvelles adhésions.

Différentes revues ont également publié le compte-rendu de cette journée : la revue du P.E.N. Club international, **Présence de George Sand** (Association d'Echirolles), la revue italienne **Studi Francesi,** la revue américaine d'Hofstra.

La 2e fête avait lieu le 1er mars dans les salons de la Société des Gens de Lettres où Georges Lubin recevait la décoration d'officier dans l'ordre des Arts et Lettres, des mains de M. Musy, directeur des Affaires culturelles de la ville de Paris. Nous étions une centaine de participants. La remise de décoration s'est prolongée par la lecture de quelques lettres inédites de George Sand, par Mme Garraud, une jeune comédienne. Et comme on est de bons vivants chez les Amis de George Sand, on a fini la journée par un magnifique buffet organisé par H. Kell.

Pour terminer, je voudrais dire qu'une association est active dans la mesure où ses adhérents sont actifs et se tiennent au courant des publications nouvelles, en parlent autour d'eux et se sentent concernés. Georges Lubin va donc vous présenter les livres de ou sur George Sand parus cette année.

Si vous avez des idées ou des initiatives, n'hésitez pas à nous les faire connaître, à en parler, à « ouvrir les portes » en toute simplicité et amitié.

Rapport financier par Henriette Kell, trésorière.

BILAN AU 20 MAI 1986

RECETTES		**DEPENSES**	
Résultat exercice 85	1 611,51	Secrétariat et PTT	2 209,70
Cotisations	16 016,68	Résultat exercice 85	1 611,51
Vente revues	1 320,00	Excédent	15 126,98
	18 948,19		18 948,19

TRESORERIE	
Banque au 12 mai	15 664,18
CCP au 31 mars	11 503,71
	27 167,89
Au 31 décembre 1985	12 040,91
	15 126,98

L'Association compte à ce jour 233 adhérents dont 32 nouvellement inscrits. Seuls, 94 adhérents se sont acquittés de leur cotisation. On peut raisonnablement escompter une rentrée supplémentaire de 50 cotisations d'ici à la fin de l'année.

La séance est levée à 19 h 40.

Bernadette CHOVELON

Activités et projets

Le 22 mai, Nicole Mozet, professeur à Paris-VIII, a fait une conférence sur la 1re **Lettre d'un Voyageur** (cf. compte-rendu dans ce bulletin). Ce genre de conférence correspond à une idée que nous souhaitons voir se développer : en effet nous avions proposé aux participants de relire le texte à l'avance. Beaucoup l'avaient lu... il y a 10 ou 20 ans et ont été heureux après

cette re-lecture de découvrir à nouveau quelque chose de neuf. L'un des buts d'une association comme la nôtre est de provoquer toujours l'envie d'étudier sans cesse, au lieu de se contenter d'un acquis intellectuel.

Dans cet esprit, Mme Grinberg nous a proposé une re-lecture par petits groupes de certaines œuvres de George Sand, au rythme d'une œuvre par trimestre. Nous avons accepté avec enthousiasme.

Notre numéro spécial sur **George Sand et Paris** a eu du succès. Il nous a valu de nombreuses lettres de félicitations. Nous avions fait un tirage de 1 000 exemplaires. Nous en avons écoulé à peu près 600. Ceux qui restent sont entreposés à Palaiseau où vous pouvez en demander si vous avez une possibilité de les faire vendre.

*
* *

Le 25 mai, nous étions reçus à la Comédie-Française pour une visite du théâtre, des salons, des coulisses, etc., sous la conduite d'une conférencière. Nous étions accompagnés d'un groupe d'étudiants étrangers qui découvraient les grands auteurs français du répertoire et apprenaient que George Sand était aussi... un auteur de pièces de théâtre.

Le 14 juin, nous étions invités par les Amis d'Alexandre Dumas à visiter le château de Monte-Cristo à Marly. Nous étions une trentaine de participants. Une réception nous a été offerte à Champflour chez Mme Neave qui habite actuellement la maison d'Alexandre Dumas fils dans laquelle George Sand avait été accueillie.

*
* *

Je reçois jour après jour un courrier abondant. Je tiens à signaler entre autres :

— une lettre de Christiane Smet-Sand nous informant qu'elle a été nommée conservateur du Musée George-Sand de La Châtre et qu'elle y a créé une bibliothèque de travail et de documentation ouverte à tous.
— une autre d'Annarosa Poli nous invitant à participer au Colloque sur les lacs italiens (septembre 1986).
— une autre de l'Association américaine d'Hofstra, qui nous invite à fêter à New York, le 10e anniversaire de cette association.

B. Ch.

INFORMATIONS

DECORATIONS

— Nous apprenons avec grand plaisir que le général Brunet, adhérent de longue date, a reçu les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Nous l'en félicitons vivement.

— Le sandiste nippon Ryuji Nagatsuka, notre ami, a été promu commandeur des Arts et des Lettres pour ses travaux sur la littérature et l'histoire française. Cette décoration lui a été remise l'été dernier, au cours d'une cérémonie à Bordeaux, par le président Chaban-Delmas, maire de Bordeaux.

— Le 1er mars, à la Société des Gens de Lettres, M. Jean Musy, directeur des services culturels de la Ville de Paris, a remis à notre président Georges Lubin les insignes d'Officier des Arts et des Lettres.

*
* *

Nous avons appris avec peine les décès de :

— M. J. Mallion de l'Université de Grenoble. M. Mallion était un éminent Sandiste. Il avait publié entre autres, en collaboration avec Pierre Salomon, les romans champêtres de George Sand. Son dernier travail a été la réédition d'Un Hiver à Majorque aux éditions de l'Aurore.

— M. Jacobs des Pays-Bas. Il avait publié chez Flammarion la Correspondance Flaubert-Sand. Certains d'entre nous se souviennent de l'avoir rencontré dans une soirée au Procope en 1981.

*
* *

INFORMATIONS ETRANGERES. Parmi les P.H.D. (U.S.A., 1984-1985), nous relevons : George Sand Consuelo and the woman of genius : A miracle of nature, but what's her Name ? Marie-Claude Hays-Merlaud (Michael Riffaterre, Columbia).

Acquisition/échange d'ouvrages

Dans le dernier numéro de notre revue (Nouvelle série, n° 6, 1985), nous vous annoncions la création d'un nouveau service : la POSSIBILITE D'ECHANGER entre nous OU D'ACQUERIR DES OUVRAGES DE OU A PROPOS DE GEORGE SAND.

Au cours de l'année écoulée, nous avons pu mettre en relations plusieurs adhérents susceptibles de « faire affaire » ensemble.

Ce service continue : si vous avez des ouvrages de George Sand que vous souhaitiez échanger ou céder, ou acquérir, faites les connaître à notre amie Jeannine Grinberg-Vergonjeanne, 42.54.29.34 à Paris. Si par bonheur, elle possède dans ses listes la personne susceptible de répondre à votre demande, elle vous communiquera ses coordonnées.

Copyright © 1986 Les Amis de George Sand